

GRAY-ARC HIER ET AUJOURD'HUI

DE PASSAGE A GRAY-ARC

Depuis janvier 2017 et la création de notre page Facebook, nous avons publié épisodiquement des extraits de livres, romans, articles dans lesquels des auteurs nous livrent des souvenirs de leur passage dans nos cités. En ce début d'année 2025, à l'occasion de notre huitième anniversaire, nous avons pensé à les regrouper dans cette compilation qui nous en sommes sûrs plaira à nos fidèles lecteurs.

Annick et Claude

1789 EXIL DE LA COMTESSE DE ROUGE

Natalie Victorienne De Rochechouart Mortemart veuve du marquis de Rougé était une habituée du château de Versailles. En juillet 1789, peu après la prise de la Bastille, elle quitte le plus discrètement possible Paris pour la Suisse via Gray.

Depuis deux jours j'engageais mon beau-frère et ma belle-sœur (le comte et la comtesse de Rougé) à partir avec moi pour la Suisse. Enfin, je les déterminai pour le lendemain, 17 juillet. » C'est, en effet, le 17 juillet, au matin, que la marquise de Rougé partit avec son beau-frère, sa belle-sœur et ses enfants.

« Jamais voyage ne fut commencé sous de plus fâcheux auspices. Nous manquions de toutes nos affaires. A peine avions-nous l'argent nécessaire pour notre route...

« A Troyes on leur tint de fort mauvais propos. A Chaumont, la marquise fut insultée. A Langres, il fallut se séparer : deux voitures passèrent par Vesoul, les deux autres par Gray :

Cette journée fut cruelle : il y avait une foire à Gray, et les chevaux manquèrent. Le peuple entoura les voitures. On fit mille questions suivies de menaces. La marquise entendit décider qu'il fallait les tuer ; et la populace commençait à décharger la voiture, quand un sieur Planti, officier, de la maîtrise, intervint et autorisa le départ. Malheureusement, l'un des chevaux était rétif : il fallut attendre indéfiniment. « Jamais, dit madame de Rougé, jamais je n'ai eu une peur aussi violente, je craignais non seulement pour moi-même, mais pour mon fils aîné que j'avais avec moi. » Enfin, le 24 juillet, les fugitifs arrivaient à Yverdon.

1792 MORT DE MONSIEUR BOLOPION

Pendant la révolution, Colombe Bolopion, une religieuse née à Pierrecourt, fut accueillie par une pieuse famille Grayloise. Elle put ainsi partager les derniers moments de son père qui était emprisonné par le nouveau pouvoir...

Ce ne fut que longtemps après qu'elle reçut enfin des nouvelles de son père et de sa sœur. De Champlitte, ils avaient été conduits à Vesoul, de là en direction de Langres, puis à Chaumont. Quelques amis, entre autres MM. Guérinot et Toupot, obtinrent qu'ils ne fussent pas, comme tant d'autres, hélas, transportés à Paris; car, à Paris, c'était Robespierre et l'échafaud. On les dirigea en dernier lieu sur Gray.

Durant cet intervalle de plusieurs mois, la santé de Mademoiselle Bolopion se rétablit un peu. Ne pouvant plus supporter l'épouvantable spectacle qu'elle avait sous les yeux tous les jours, et le chagrin que lui causait sa séparation d'avec son père qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux, elle mit ordre à ses affaires et se rendit à Gray.

Comment exprimer la joie et la consolation qu'elle ressentit en se retrouvant avec lui! Les chaînes que portent les prisonniers de J.-C., loin de les déshonorer, font leur bonheur et leur gloire.

Mademoiselle Bolopion reçut la plus cordiale hospitalité chez M. Demay, excellent catholique, qui élevait ses enfants dans la crainte de Dieu. C'était un nouveau Tobie; au milieu du bouleversement de toutes les idées, son cœur restait ferme et inébranlable dans la foi et la piété chrétienne; aussi le Seigneur l'a-t-il amplement récompensé, même dès ce monde : une de ses filles est venue mourir religieuse Annonciade à Langres, en 1825, et ses deux autres enfants ont été honorés de la dignité sacerdotale; lui-même, après la mort de son épouse, eut le bonheur d'être admis au nombre des ministres de Jésus Christ.

Mademoiselle Bolopion trouva dans cette maison un repos et des consolations dont elle avait le plus grand besoin. « Quel bonheur pour moi, racontait-elle sur ses vieux

jours, de voir cette famille se réunir dans sa chapelle domestique pour y faire la prière en commun, entendre une lecture fortifiante, et participer aux saints mystères, alors que partout les églises, fermées déjà depuis longtemps, pleuraient leur veuvage, que partout les prêtres étaient traqués comme des bêtes fauves, et qu'il suffisait, pour être incarcéré, d'avoir prononcé une parole contre le régime de sang que l'on subissait! Je pouvais enfin recourir à la divine Eucharistie aussi souvent que je le voulais, pour me fortifier au milieu de la persécution: de vénérables confesseurs de la foi, demeurés dans la paroisse au péril de leur vie, venaient toutes les nuits nous dire la sainte messe, et nous exhorter à rester inébranlables. »

Mais le Seigneur réservait à Colombe, à côté de bien douces consolations, une grande épreuve. Son père avait toujours vécu en bon chrétien; il avait même, comme nous l'avons dit, passé quelques jours à la Trappe avec M. l'abbé Charmetton; néanmoins le tourbillon des affaires avait parfois ralenti un peu son zèle pour sa propre sanctification. Depuis six mois, il gémissait dans la prison de Gray. Ses loisirs, il les employait à prier, à lire et à converser avec ses pieuses filles, quand elles pouvaient pénétrer auprès de lui. Enfin, étant tombé malade, il fut placé dans une maison particulière sous la surveillance de la police. Or, par un bonheur tout providentiel, cette maison était contigüe à celle de M. Demay, habitée par Colombe. Un des prêtres, qui y demeurait caché, put être introduit clandestinement dans l'habitation du bon vieillard; il le confessa, lui donna le saint Viatique, et lui adoucit par de fortifiantes paroles les rigueurs du dernier passage.

Peu de jours après, il expirait entre les bras de ses pieuses filles dans les sentiments de la plus admirable résignation. Il fut inhumé, à Gray sans aucun appareil du culte schismatique; mais pendant les obsèques présidées par l'officier civil, les deux prêtres cachés chez M. Demay célébraient pour lui en secret la sainte messe, et récitaient l'office des morts.

1800 VOCATION MILITAIRE

Au début des années 1800, les frères Pellion sont très attirés par les évolutions des militaires sur la place. Le plus âgé des deux, Léon finira par devenir Général de Cavalerie, tandis que le second, Joseph, terminera sa carrière dans la marine en qualité Vice-amiral.

C'est à Gray en effet que ce goût de la vie militaire lui est venu. Placée après les frontières de l'Est où la France révolutionnaire a dû défendre en permanence son existence, la ville sert de garnison au 10^e régiment de chasseurs. Pour aller admirer ces brillants militaires, Léon a souvent quitté le soir après l'école, la ville basse. C'est là que les Pellion possédaient leur maison, place de la République, une belle demeure achetée par Odet en mars 1793, qui sera revendue en 1817 pour la coquette somme de 18 000 francs.

Chaque fois donc qu'il pouvait s'échapper de chez lui pour satisfaire sa passion des armes, Léon grimpait la rampe qui serpente sous le château et gagnait le centre de la ville construit au sommet d'un escarpement dominant la Saône. Passé le joli hôtel de ville que la Renaissance a donné à la cité, le jeune garçon débouchait sur la grande place rectangulaire, qui s'étend toujours devant les bâtiments austères de la caserne. Il s'arrangeait pour y être à l'heure où, de retour de l'exercice, les escadrons se rassemblent pour le salut aux couleurs, ces trois couleurs que les français ont choisies pour symboliser leur jeune République et que la génération de Léon a appris, dès l'enfance à respecter.

Notre héros s'était installé un observatoire dans un arbre du clos Sainte-Marie, qui appartenait à ses parents et bordait justement la place d'armes, rien ne lui paraît plus désirable que d'assister au carrousel bien réglé des cavaliers qui se déroulait sous ses yeux. Quand au signal de la trompette les escadrons s'immobilisaient et que sur un ordre bref, les sabres sortaient des fourreaux pour saluer l'étendard, Léon sentait un frisson lui parcourir l'échine.

1812 LES EXCES DE L'ESCADRON

Le futur colonel de Cavalerie Combe, nous livre dans ses mémoires des souvenirs dissipés, lors de son casernement à Gray avant le départ pour la campagne d'Allemagne.

J'arrivai à Gray presque en même temps que mon colonel, qui s'y était rendu avec son ami le marquis de Talhouet, un de mes anciens camarades de pension. Il commandait le régiment du, 6^e chasseurs à cheval, qui occupait la même garnison que le 8^e. Grâce à nos jeunes colonels, tous deux immensément riches, notre séjour à Gray fut un temps de plaisir. Les dépôts du 6^e et du 8^e de chasseurs étant réunis dans cette ville, les officiers des deux régiments furent bientôt liés de la plus étroite amitié, dont l'exemple leur était donné par leurs jeunes chefs...

Des banquets eurent lieu, et des tables dressées sur la promenade des Capucins réunirent les officiers et les chasseurs des deux régiments également répartis. Les colonels de Périgord et de Talhouet recevaient quelquefois la visite de M. le comte R. de la T... qui habitait une belle propriété en Franche-Comté.

Lié avec la majeure partie des officiers, il eut l'idée de les réunir pour prendre un punch. L'invitation faite et acceptée avec empressement, on fixa le jour et on désigna pour lieu de réunion une des grandes chambres de l'hôtel tenu par Madame Grémaille.

La soirée commença d'abord avec calme, par égard pour l'Amphitryon, mais comme la tête de M. de la T... s'échauffait sensiblement en nous excitant à boire et en joignant l'exemple au précepte, il finit par s'écrier :

« Ah ! ça, messieurs, ai-je réuni une société d'officiers de cavalerie légère ou une société de femmes ? Il n'y a encore rien de cassé ! »

A cette époque la manie, la mauvaise habitude de casser et de briser était générale, à la suite de tout repas militaire. En conséquence, après avoir dit ces mots, M. de T... lança sur le plateau le verre qu'il tenait à la main.

Ce fut le signal d'un tapage infernal. Vermot prit un verre et le jeta contre une glace qui vola en éclats. Deux vases de porcelaine avec leurs globes subirent le même sort ; un violent coup de pied renversa la table ; tout ce qu'elle portait, verres, plateaux, bol à punch, flambeaux, assiettes de pâtisserie, roula sur le plancher et se confondit en mille pièces ; les bougies s'éteignirent et le vacarme fut bientôt à son comble.

Les habitants de Gray croyant qu'on se battait à mort, se rassemblèrent dans la rue sous les fenêtres que nous ouvrîmes pour jeter dehors tout ce qui tomba sous la main. En moins d'un quart d'heure, il ne restait plus dans la chambre que les quatre murs, encore étaient-ils endommagés. Deux lits complets avec leurs rideaux et leurs baldaquins, une commode, un secrétaire, deux fauteuils et toutes les chaises qui avaient été rassemblées, formèrent bientôt dans la rue un vaste monceau de débris qui s'éleva presque jusqu'au premier étage. Quand il ne resta plus rien à jeter, M. de la T..., réclamant un instant de silence, s'écria :

« Voilà qui est bien, mais puisqu'il ne reste plus rien à jeter par la fenêtre, il faut nous y jeter nous-mêmes. »

Déjà pour donner l'exemple, il avait posé le pied sur le support de la croisée, lorsque nous le retînmes de force. Il entra alors dans une grande colère, disant que ceux qui ne descendraient pas ainsi dans la rue ne seraient que des poules mouillées. Pour éviter de graves accidents, je m'éclipsai un moment de la salle où se passait cette scène ; j'allai détacher la corde du puits, et, l'ayant fixée solidement à la croisée par la barre du milieu, je cédaï le pas à notre amphitryon, qui le réclamait à tue-tête. Ce fut ainsi que nous descendîmes, les uns les autres, au

moyen de la corde, en nous dépêtrant de notre mieux au milieu de débris amoncelés.

Quoi que la nuit fût assez avancée, une foule considérable garnissait la rue et le devant de l'hôtel. La plupart des spectateurs s'étaient munis de lanternes, car il n'était point encore à cette époque question d'éclairage par le gaz, et les réverbères étaient rares. Avec les deux montants de lits on fit un brancard sur lequel on posa un matelas pour recevoir M. de la T... et ainsi porté par quatre d'entre nous comme en palanquin, il fut promené par toute la ville à la lueur des lanternes et aux sons des casseroles, des chaudrons et autres ustensiles de cuisine de l'hôtel, frappés plus ou moins en cadence. Pendant ce trajet, il haranguait la foule de la manière la plus burlesque, embrassait alternativement ses porteurs et se démenait, sur son matelas, de la façon la plus comique. Le réveil fut moins agréable, car la carte à payer qui lui fut présentée le lendemain se montait à plus de cent louis.

Cependant, les autorités locales jugèrent que la tranquillité publique ne pouvait être ainsi troublée impunément. Un rapport circonstancié et probablement amplifié parvint à l'Empereur ; mais grâce à la position sociale des principaux auteurs de cette plaisanterie qui, du reste, n'avait été nuisible à personne, il ne fit qu'en rire, et on n'y donna aucune suite.

Cependant, les événements se pressaient en Allemagne ; et il était urgent de réformer et d'alimenter les cadres de la cavalerie, presque entièrement détruite dans la campagne précédente. Monneret, Vermot, les capitaines Antoine, etc., partirent bientôt, avec des détachements de recrues qu'il avait été impossible d'instruire en si peu de temps, et qui recevaient, en marchant pour se rendre en présence de l'ennemi, les premières leçons de l'école de peloton. J'avais été nommé adjudant-major, et, ne devant plus me séparer de mon brave colonel, il fut convenu que nous partirions ensemble pour aller retrouver le régiment dans ses cantonnements en Saxe, et que le colonel de Talhouet, ainsi que son secrétaire adjudant, nommé Magnan, se joindraient à nous pour ce voyage.

1813 INSTRUCTION AU 8^e CHASSEURS

William Théobald Wolfe Tone fils d'un patriote Irlandais connaîtra l'exil en France dès l'âge de six ans. Adopté par le directoire, il obtiendra la nationalité Française et poursuivra ses études à l'école supérieure de Cavalerie de Saint Germain. Sa première affectation sera le 8^e chasseurs à cheval, à Gray.

C'était au commencement du printemps de 1813, par une matinée idéale, que je dis adieu à ma pauvre mère pour rejoindre le dépôt de mon régiment à Gray, dans la basse Bourgogne... Je fis le voyage à cheval par un temps superbe, à travers les plaines de la Champagne et de la Bourgogne... Je mis deux semaines à effectuer mon voyage.

A mon arrivée au dépôt le 21 mars, mes frères d'armes m'accueillirent avec la cordialité la plus grande. A dire vrai et qu'elle qu'en ait été la raison, à l'académie militaire aussi bien qu'à l'armée, je ne tardai pas à devenir une espèce d'enfant gâté par mes supérieurs, par mes camarades et les soldats. Ils se sentaient portés je crois à la bienveillance envers un fils adoptif de l'armée, fils de l'un de leurs généraux qui était mort pour la cause de la France...

Peut-être ma jeunesse et mon apparence frêle, et aussi une certaine modestie et une timidité de collégien que j'avais peine à dominer en société, produisaient-elles sur eux une impression favorable. Pour ma part, j'aimais la franchise et l'entrain de mes camarades. J'étais bon pour mes hommes et j'aimais à causer avec eux, car bien qu'on ait dans l'armée française, le plus grand respect pour le grade, il n'y existe cependant pas cette réserve peu communicative qu'on rencontre dans les autres armées entre les officiers et les soldats, ce qui est facile à comprendre quand on se rappelle que neuf officiers sur dix sortent des rangs et que la conscription a remplis ces derniers de gens bien élevés et d'une bonne éducation... Mon nom de guerre, de Petit Loup qui m'avait été donné à Saint Germain me fut confirmé par un consentement général, et c'est sous cette appellation que jusqu'à la

fin de mon service, j'ai été généralement connu... Je fus employé de suite dans le conseil d'administration et à l'instruction des recrues, et nous avions fort à faire dans ces deux départements. Par de longues économies comme par la bonne administration, le conseil avait accumulé des fonds de matériel considérables. Il fallait désormais recourir à tout cela pour la réorganisation du régiment, car ce beau corps, qui pendant plusieurs années avait fait partie de l'armée d'Italie et avec un effectif de 500 hommes, avait fait la campagne de Russie, se trouvait réduit à son retour à soixante cavaliers et quinze officiers.

Dans l'espace d'un seul mois, nous avons reçu, exercé, habillé, armé, équipé et monté plus de 400 conscrits. Je dois critiquer ici une grande faute, la façon dont ils ont été répartis dans les divers services de l'armée. On n'a pas fait suffisamment attention à leurs aptitudes antérieures ; alors que le nombre de conscrits de notre voisinage immédiat (L'Alsace et la Franche Comté) ou les paysans montent à cheval dès leur enfance, étaient versés dans l'infanterie, nous recevions nos recrues des vallées des Alpes et des Cévennes, d'Aoste, d'Yvré, de Doria et du Cantal. Ces montagnards qui eussent fait une excellente infanterie légère, n'avaient du cheval aucune idée et nous ont donné bien du mal.

J'étais principalement chargé de leur instruction parce que, parlant l'italien, je pouvais me faire comprendre d'eux. Dès que nos hommes surent monter à cheval et manœuvrer avec un peu d'ordre, je fus avec 3 officiers et 57 hommes de mon régiment et avec un officier et 37 cavaliers du 6^e chasseurs, envoyé rejoindre la grande armée qui venait justement de commencer ses opérations.

Nous nous sommes mis en route le 20 avril.

Après Waterloo, Wolfe Tone se rendra aux Etats-Unis ; il prendra du service comme lieutenant en second dans l'artillerie légère. IL démissionnera en 1926 pour se marier. Il mourra deux ans plus tard à New-York le 10 octobre 1828.

1831 DUEL AU 9^e CHASSEURS

Dans son ouvrage, « Légendes de la vie réelle », l'abbé Jean baptiste Hégo, livre des souvenirs, souvent familiaux, entendus lors des veillées. Au détour des pages, nous découvrons le père François qui raconte à ses petits enfants une anecdote militaire vécue à Gray.

Si vieux que je sois, mes amis, j'ai gardé bonne mémoire. Ainsi je me rappelle comme d'hier du jour ou j'ai tiré au sort, le 28 janvier 1831. IL y a de cela soixante et un ans, si je ne me trompe. Nous passâmes le conseil de révision le 8 mars, et le 15, je partis de Bevillers pour rejoindre mon corps, le 9^e chasseurs à cheval qui tenait garnison à Gray-en-Comté.

J'appris en arrivant au régiment, un fait qui me donna tout de suite la plus haute idée de l'un de nos chefs. Nous avions pour chef d'escadron un certain commandant Kiener, qui était la bonté même et pour capitaine, un nommé De Castellane, qui était méchant comme le diable. Or, il arriva que le capitaine et le commandant eussent ensemble une querelle, à la suite de laquelle, de Castellane provoqua Kiener en duel. Celui-ci accepta, à la condition que l'on se battrait au pistolet, car il était d'une telle force au sabre et à l'épée que son adversaire se fût trouvé par trop inférieur à lui, si l'on avait choisi l'une ou l'autre de ces armes.

Quand les deux officiers se trouvèrent sur le terrain, on tira à la courte paille. Le sort attribua au capitaine l'avantage du premier coup.

Kiener se plaça donc comme une cible vivante, à la distance convenue et plaçant son poing armé du pistolet devant son visage pour se protéger la tête, il s'écria :

- Vise-moi bien Castellane, et tâche de ne pas me manquer, car si tu me manques, Moi, je ne te manquerais pas.

Le capitaine tira et la balle effleura la joue de son adversaire. Kiener abaissant alors son arme, se porta vivement vers de Castellane.

- Ote-toi ! De là, lui dit-il d'un ton railleur, tu vas voir ce que je ferais de toi si je voulais.

Le commandant portait toujours une petite canne de jonc à pomme d'argent qu'il tenait encore, même en cette rencontre, à la main gauche. IL la ficha en terre à la place du capitaine, puis il revint à la sienne, visa un instant, tira et fendit la canne en deux.

IL y eut parmi les témoins de cette scène une émotion facile à comprendre.

- Castellane, dit le commandant en tendant la main au capitaine, pardonne-moi d'avoir dédaigné de te tuer. A toi, j'aurais fait cet honneur, mais j'ai voulu en épargner la peine à ta femme et à tes enfants.

Nous ne revîmes plus jamais le Capitaine, et je ne sais ce qu'il est devenu.

Le méchant capitaine, Louis boniface Ernest Xavier de Castellane Norante, décrit dans cette histoire s'était marié à Gray avec Julie Henriette Euphrosyne Martin, fille du célèbre baron graylois. En avril 1833 De Castellane était nommé major au 3^e régiment de chasseurs d'Afrique. Un an plus tard il était élevé au rang de chevalier de la légion d'honneur. Ironie de l'histoire celui à qui, il devait la vie, ne recevra jamais la même reconnaissance...

Plus loin dans l'ouvrage, une année plus tard, aux premiers jours d'octobre, le 9^e chasseurs était appelé sur la frontière. Le père François délaissait à regret la douceur de sa vie grayloise.

Ce ne fut pas sans regret que je quittai la jolie ville de Gray-en-Comté. Je m'étais habitué à cette belle vue de la Saône, à ces campagnes couvertes de vignes et de bois, et peut-être aussi un peu à ses bons petits vins de Champlitte et de Gy, et au kirsch délicieux que nous y buvions à si bon marché.

1832 VOYAGE PITTORESQUE

En 1832 Jean Baptiste Dornier, entreprend un voyage pittoresque qui le conduira de l'arrondissement de Gray à la Corse. A son retour il fera imprimer ses notes et impressions.

Bientôt nous roulons sur le pavé dans notre voiture non suspendue; mais après avoir passé le pont, mon ami arrêta devant la belle maison où est placé le café, et qui fait l'angle de la rue qui descend sur le port; là, assis devant la porte, nous prîmes le coup de l'étrier, et nous jouîmes de la superbe vue qui se présentait devant nous. L'œil embrasse le bassin de la Saône, du côté de Rigny, qui présentait dans ce moment un des plus beaux et des plus animés paysages, la prairie était couverte d'une foule d'ouvriers qui faisaient la fenaison. La chaussée était encombrée de voitures, qui, de tous les villages circonvoisins, arrivaient ou partaient.

Je n'entreprendrai pas de rendre la beauté et le charme de ce point de vue, vivifié par un beau soleil de juillet. Après en avoir joui, nous remontâmes en voiture. A l'embranchement des routes, nous prîmes à gauche ? Laissant à droite la Folie et sa jolie villa avec son toit à l'Italienne et ses charmants jardins paysagers.

Nous traversâmes le village d'Arc, dont les maisons, dans plusieurs endroits, laissent peu d'espace pour la circulation. L'hiver cette partie de la route est un véritable cloaque; à l'époque de l'année où nous nous trouvions, la poussière volait en tourbillon. De belles maisons annonçaient la grande aisance de leurs propriétaires, pour la plupart négociants. Nous longeâmes le coteau réputé pour le bon vin, connu sous le nom de Maison-du-Bois; puis le port du Poirier, où l'on commence à bâtir.

Là nous quittâmes la route de Dijon pour prendre à droite celle d'Autrey, route départementale, entretenue avec un soin vraiment remarquable, comme toutes celles de cette classe.

1838 REGINA

Marie Adélaïde Caignet née à Gray le 6 avril 1804, morte à Paris en 1875 était une femme de lettres connue sous le pseudonyme de Tullie Moneuse. L'intrigue de son roman, Régina paru en 1838, se situe à Gray, ville qu'elle décrit à travers les propos d'un monsieur sans jamais la citer.

J'ai revu ma ville natale, l'église aux flancs larges et ouverts, au dôme étroit, à la croix argentée ; j'ai revu les maisons grises, les vergers dans leurs cadres d'aubépine, les peupliers, les saules, le pont, la rivière... Hélas ! Ces lieux qu'avaient autrefois visités mes pas d'enfant, mon cœur les a méconnus.

J'ai trouvé mon père chagrin et tourmenté du souci des affaires, ma vieille tante sourde et grondeuse, assise devant son rouet en face de la grande fenêtre. Rien n'était dérangé dans notre demeure ; l'aspect seul n'est plus le même : le deuil de ma mère, encore tendu sur chaque objet, dit que la maison est veuve, orpheline, comme mon père est veuf et comme je suis orphelin.

Si déjà je ne me déplaisais pas ici, j'admirerais volontiers le paysage qui se déploie devant mes yeux : des collines où la vigne déplisse ses bourgeons vermeils, des prairies grandes comme des savanes, des champs de navettes en fleurs, dont les Andes jaunes et embaumées s'étendent vers la lisière de la forêt, qui balance les courbures de sa couronne antique sur la crête d'un vieux manoir, sur les débris d'un monastère. Derrière l'épaisseur du bois, on voit poindre le clocher d'un village dont les toits, encaissés entre les cerisiers fleuris, montrent leurs sommets bruns et rouges, halés comme le visage des jeunes filles qui descendent la côte. Et là bas, au couchant, apparaissent des ruines féodales, confondant leurs échancrures bizarres avec les rochers dont elles semblent les sœurs ou les rivales.

Ainsi qu'une belle femme, la Saône se promène à travers ces fraîches vallées ; coquette, amoureuse de ses rives, elle semble caresser les images qu'elle réfléchit dans ses eaux transparentes.

Au pied de la montée voisine est un moulin, à côté de larges écluses où l'eau bruyante fume et tombe en gerbes perlées, en plis moirés, en luisants filets... Ami, voilà ce dont je peux jouir tous les jours.

Quelques pages plus loin, l'auteure jette un regard caustique sur les différentes populations constituant la cité.

La ville est partagée en quatre classes séparées par leur morgue respective. Sur le haut de l'échelle sont juchées deux ou trois familles de gentillâtres ne hantant point les vilains, parce qu'un écusson bâtard reluit sur la plaque de leur vieille cheminée. Arrivent les négociants spéculant sur les denrées, le labeur des ouvriers, marchandant des héritières, courtisant les grisettes. Viennent les bourgeois, les marchands qui s'envient mutuellement un arpent, une porte cochère, un cheval, une carriole qu'ils décrient. Après eux court la plèbe, crasseuse, opprimée, mendicante comme partout.

A propos j'oubliais les chefs de ces compartiments aristocratiques : trois ou quatre bonhommes de magistrats, quatre ou cinq bons enfants d'avocats prêts à défendre la veuve, l'orphelin, l'innocence, quand la veuve a un douaire, l'orphelin un héritage, l'innocence un château. Puis vient M. le sous-préfet et son secrétaire, le maire et ses adjoints, le receveur, le commissaire, gens fonctionnaires et partant doucereux, discrets, solennels, observant d'où vient le vent pour se mettre à l'abri de l'orage et se blottir comme des lapins dans un terrier.

Pour amorcer les habitants et les tenir en joie, nous avons un régiment de cavalerie surmonté d'un beau et jeune colonel, d'aventureux officiers reçus avec amour dans presque toutes les réunions, mais principalement chez le sous-préfet, notre voisin et l'obligé de mon père...

1870 OCCUPATION PRUSSIENNE

Quelques années après l'occupation de Gray par les troupes Prussiennes, dans les colonnes du JOURNAL AMUSANT Alphonse Laffite raconte l'anecdote suivante :

A Gray, la veuve d'un honorable fonctionnaire avait à loger et à nourrir trois officiers et quatre soldats ennemis. Les officiers mangeaient à sa table, et elle avait installé au grenier les quatre subalternes.

Au moment du diner, arrive un capitaine prussien suivi de son ordonnance.

L'amphitryone malgré elle l'engage à s'asseoir à sa table; mais celui-ci veut exiger que son ordonnance prenne place à côté de lui.

La dame lui fait observer que le simple soldat ira manger au grenier avec ses égaux. Le capitaine insiste vivement, brutalement même. (Prière au compositeur de ne pas imprimer : Brute Allemand.) La pauvre Française se résigna, tout en jurant qu'elle se vengerait de son ennemi.

L'heure des représailles ne tarda pas à sonner.

On apporta un poulet.

La maîtresse de la maison découpe le volatile, sert chacun des convives, et donne en dernier lieu au capitaine le morceau du poulet qui n'est pas précisément la tête.

Le coup était porté.

Le capitaine ne dit mot... Seulement son ordonnance ne mangea plus à sa table.

Ceci prouve peut-être que si nous avons moins de canons que les Prussiens, nous avons peut-être plus d'esprit que nos ennemis.

1870 OCTOBRE L'AMBULANCE

En octobre 1870, le service d'ambulance mobile de la Côte d'Or de Maxilly assurait le transport des blessés sur les hôpitaux de Dijon et Gray. Un des principaux acteurs de cette antenne, le docteur Dugast, racontera sa guerre et certains moments passés à Gray.

Nous traversâmes Mantoche, dont les habitants nous adressèrent de sympathiques regards et des saluts patriotiques, et arrivés au bas de l'amphithéâtre sur lequel Gray s'élève d'une façon si pittoresque, un officier nous montra deux cavaliers en nous engageant à les suivre. Nous gravâmes ainsi jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville, où un autre officier nous annonça que nous serions retenus pendant trois jours. - Et après, exclamai-je ?

- On verra !

- Où logerons-nous ?

- Cela vous regarde, mais vous ne devez pas oublier de vous rendre à l'hôpital à huit heures du matin et à quatre heures du soir, pour concourir au pansement des blessés.

C'était déjà un précieux dédommagement, mais nous pensâmes immédiatement à lui en adjoindre un autre. La veille, pendant notre courte apparition, on nous avait informé que quatre à cinq cents mobilisés de la Côte-d'Or, faits prisonniers quatre jours auparavant près de Jancigny, avaient été d'abord enfermés dans l'église de Gray, où les habitants s'étaient empressés de leur porter des secours de toute nature, ce qui avait irrité l'ennemi et provoqué leur transfert dans l'église d'Arc, éloignée d'un à deux kilomètres.

Encore la force brutale ! Cette sympathie ne faisait-elle pas l'éloge du cœur humain; la vertu n'est-elle donc pas cosmopolite; l'ennemi lui même ne devrait-il pas l'applaudir et la respecter?

Et cet ordre, il a dû émaner d'un chef obligé à donner à ses subordonnés non-seulement l'exemple du courage, mais encore celui de la pitié pour des ennemis placés dans l'impuissance de nuire ! Tous ces captifs devenaient naturellement nos amis, et parmi eux nous en avions d'intimes; aussi espérions-nous passer avec eux le plus de temps possible, et leur prodiguer les consolations et les témoignages d'une fervente amitié, lorsque nous reçûmes peu après l'affligeante nouvelle de leur départ pour l'Allemagne.

La sentence de l'officier nous avait un peu surpris; mais nous n'étions pas hommes à nous désespérer, et nous nous demandâmes comment nous parviendrions à loger nos treize personnes, nos deux chevaux et leur fourgon, dans une ville encombrée de Prussiens.

« A l'hôpital, Messieurs, en notre qualité d'hospitaliers, nous pouvons espérer y trouver un asile. » C'est que je n'avais pas oublié l'accueil obligeant dont nous avait honoré la veille, Messieurs les Administrateurs, Mme la Supérieure et le respectable aumônier de l'hôpital de Gray. Je demandai Mme la Supérieure, qui m'exprima son vif regret de ne pouvoir nous admettre dans un établissement entièrement habité, et s'empressa d'ajouter qu'elle espérait nous procurer une hospitalité bien préférable. Aussitôt elle expédia quelques domestiques, et bientôt nous vîmes arriver successivement, comme des conjurés auxquels on a envoyé un mot d'ordre, plusieurs dames de Gray. Oh sublime conspiration de la bienfaisance! Doit-on s'étonner qu'elle se propage surtout parmi les femmes qui l'emportent à un si haut degré sur notre sexe, par la délicatesse du sentiment et la générosité du caractère? Nos protectrices voulurent bien se partager les prisonniers émus par tant de bienveillance, et plus facilement résignés à leur captivité.

J'offris mon bras à une dame d'un extérieur très distingué, et qui m'avait prouvé que son langage ne l'était pas moins, lorsque nous arrivâmes à son domicile où elle me

présenta à son mari, M. Bourgoing, administrateur de l'hôpital de Gray. Leur accueil fut si cordial que je me crus bientôt chez moi; que dis-je! Mieux que dans mon propre domicile.

Il paraît que cette manière de pratiquer l'hospitalité était une vertu de famille, puisque nos deux chirurgiens-majors, MM. Bourrée et Guérard, qui avaient eu la bonne fortune de tomber en partage à la fille de mes aimables hôtes, Mme Joliclerc, épouse d'un juge au tribunal civil de Gray, m'ont souvent reparlé avec une respectueuse et vive gratitude de leur douce prison, où femme et mari rivalisèrent de bonté.

Bien qu'obligé de me faire très sommairement l'interprète du souvenir très reconnaissant conservé par les autres ambulanciers, je ne puis résister au désir d'insister plus spécialement sur celui de l'un de nos aides-majors M. Petit, et du plus jeune sous-aide major M. Affre, qui avaient été conduits chez M. Carnet, le Nestor des médecins de Gray. Ces jeunes pionniers de la science, à laquelle ils ne demandent ses secrets avec tant d'ardeur que pour en faire profiter l'humanité, sont restés à la fois touchés de la bonté paternelle de leur maître, et étonnés de sa profonde érudition qui comprenait même les découvertes les plus récentes.

Je n'avais garde d'oublier l'injonction qui nous avait été faite de contribuer au pansement des blessés. En me rendant à l'hôpital avant quatre heures, je m'arrêtai devant une sinistre affiche, placardée sur beaucoup de points de la ville où elle portait l'effroi et provoquait la haine.

Elle était signée : de Werder, et déclarait : « que quatre habitants d'un village voisin avaient été fusillés pour avoir tiré sur les troupes allemandes. » Ces malheureux ouvriers ou cultivateurs, parmi lesquels se trouvaient des pères de famille, s'étaient battus avec la conviction que leur qualité de gardes nationaux leur en assurait le droit, et pensaient être traités comme prisonniers de guerre. Aussi lorsqu'on vint leur annoncer leur prochaine exécution, ils tombèrent dans le plus violent désespoir. Enlaçant toute la personne du respectable aumônier de l'hôpital, auquel avait été confiée la pénible mission de les préparer à la mort, et qui m'a fourni ces lugubres

détails ; ils le suppliaient d'obtenir leur grâce, et, avec des cris déchirants, invoquaient leurs femmes et appelaient leurs enfants. Enfin, il parvint à les résigner, en leur rappelant qu'ils étaient les glorieuses victimes d'un ardent patriotisme, et en faisant pénétrer dans leur âme le baume des consolations religieuses. Leur mort courageuse fut digne de la noble cause pour laquelle ils avaient combattu ! En me dirigeant tristement vers l'hôpital, je me demandais s'il n'eût pas été d'une politique plus sage, de la part d'un vainqueur, de faire grâce à ces pauvres victimes d'une résistance dont elles ignoraient les conséquences. Une clémence motivée eût imposé au vaincu un sentiment de gratitude et une conduite prudente, tandis qu'un système impitoyable de terreur ne pouvait qu'enraciner dans les cœurs une haine aveugle et provoquer des actes isolés de vengeance.

Lorsque je pénétrai dans le vestibule de l'hôpital, un employé m'informa immédiatement de la part de Mme la Supérieure, qu'elle accompagnait le général de Werder visitant les blessés, et que si je consentais à la rejoindre, elle lui parlerait en faveur de notre ambulance. Mes yeux évoquèrent aussitôt l'arrêt sanglant dont ils venaient de lire la signature, et dans mes oreilles retentit de nouveau la blessante apostrophe de l'officier qui, peu auparavant, nous avait contraints d'entrer dans les rangs d'un corps d'armée que le général de Werder commandait en personne.

Ne croyant pas à sa clémence ni même à sa générosité, et peu disposé à compter sur son urbanité en me rappelant l'impolitesse de trois de ses officiers, je craignis de m'exposer à un accueil blessant contre lequel je serais obligé de protester, et j'envoyai mes vifs remerciements à Mme la Supérieure, en la priant d'intervenir en notre absence. Bientôt l'employé revint m'avertir que le général désirait me parler. Je l'abordai, déjà entouré de plusieurs membres de l'ambulance. Sa physionomie était paternelle, et sur ses lèvres errait un sourire qui n'était pas dépourvu de finesse.

Que voulez-vous, me dit-il d'un ton bienveillant ?

Général, nous désirons rentrer à notre ambulance de Maxilly.

- Pourquoi pas à Dijon ? Nous y sommes !

- Mais, général, la plus grande partie de notre personnel est à Maxilly, et nous attend avec une impatience inquiète.

En nous éloignant d'elle, il y a trois jours, nous pensions la rejoindre dans la soirée, et nous avons laissé sous sa garde notre matériel, ainsi que nos bagages dont les objets de première nécessité nous font défaut.

Venez me voir à six heures !

Nous saluâmes, sans nous mêler au cortège d'un ennemi vainqueur, même durant sa visite à des blessés.

Je me gardai bien de manquer à son invitation, et en m'y rendant j'eus l'occasion d'observer une forme des innombrables vexations qui harcèlent une ville envahie : un soldat allemand ivre frappait des deux poings dans les volets d'un magasin avec tant de violence, qu'on entendait à chaque coup la chute retentissante du vitrage brisé. Ses camarades passaient et laissaient faire; les habitants aussi laissaient faire, sachant bien que leur réclamation pourrait donner lieu à de sanglantes représailles.

Nous sommes à Dijon, avait dit le général!

Ainsi notre chère capitale de la Bourgogne supportait, elle aussi, le joug d'un ennemi vainqueur et le poids écrasant de ces incessantes exigences.

Le dimanche 30 octobre, à quatre heures du soir, au moment où le général annonçait la prise de Dijon par ses troupes, elles étaient maintenues à distance par une résistance désespérée, qui n'avait pour but que de sauvegarder l'honneur de la cité. Werder le savait bien, et connaissant les éléments fragiles de notre défense, venait de diriger sur Dijon une partie seulement de son corps d'armée, lorsque nous eûmes le chagrin de le rencontrer rentrant à Gray sans coup férir.

Avant six heures du soir j'attendais dans l'antichambre du général, où un domestique m'informa que son maître était en conférence. Six heures sonnent, la porte s'ouvre, Werder apparaît, me cherche des yeux, m'aperçoit et m'invite à suivre un planton auquel il adresse quelques mots. En gravissant deux étages, je pensai à l'exactitude rigoureuse et polie, dont un commandant en chef d'armée venait de donner l'exemple, et ne pus me défendre contre un sentiment de considération pour ce représentant d'une salubre discipline, dont l'absence était si funeste à nos armées improvisées.

Mon guide me fit pénétrer dans une pièce, où je trouvai un officier supérieur assis devant une table chargée de cartes géographiques. Aussitôt il se leva en m'indiquant un siège, et me demanda le but de ma visite. Il parut le comprendre avec la rapidité d'un homme qui en était informé, et me signa une autorisation de départ.

Pouvons-nous partir ce soir, demandai-je?

Non, ce serait une imprudence, attendez jusqu'à demain matin.

Après avoir échangé un salut avec ce courtois officier, je m'empressai de porter l'heureuse nouvelle à mes camarades d'ambulance.

L'Hôtel-Dieu fut choisi pour la réunion de départ, car nous désirions ne pas nous éloigner, sans avoir fait agréer le respectueux hommage de notre gratitude à l'excellente supérieure dont la bienveillance nous avait été si utile, et nous voulions encore faire visite à nos pauvres blessés, bien installés et soignés dans le service de M. Prieur, auquel la chirurgie est redevable d'un appareil à fracture très ingénieux, qui a dû rendre de nombreux services pendant cette guerre ensanglantée.

1870 DEROULEDE LA COCARDE

Durant la guerre 1870 Paul Déroulède, qui deviendra écrivain, romancier et député de la Charente, combattit dans l'Est de France. Sa rencontre avec une jeune femme à Gray lui inspirera un de ses plus célèbres poèmes : La Cocarde.

J'emportai de Gray, la Cocarde, « La chère Cocarde aux trois couleurs » qui, des cheveux d'ébène de Mademoiselle de M., passa à l'intérieur de ma pelisse ou elle resta piquée jusqu'à la fin de la campagne.

Ma cocarde a les trois couleurs,
Les trois couleurs de ma Patrie.
Le sang l'a bien un peu rougie,
La poudre bien un peu noircie.
Mais elle est encore bien jolie.
Ma cocarde des jours meilleurs.

Que j'ai fait de route avec elle.
Toujours content et jamais las!
Que j'ai combattu de combats!
Ils la connaissaient, mes soldats!
Ah! Bien des cocardes n'ont pas
Ruban si beau, couleur si belle!

Et maintenant d'où je la tiens?
C'est presque'un roman, son histoire!
Dieu me garde d'en faire gloire,
Mais elle était, on peut m'en croire,
Elle était sous sa tresse noire
Je l'ai vue et je m'en souviens.

C'était après trois jours de marches!
Nous arrivions transis de froid,
Cherchant l'auberge de l'endroit
Mais elle alors nous aperçoit
« Oh les Français de peu de foi!
Elle était debout sur les marches.

Et nous approchons tout éblouis.
La maison est blanche et coquette,
Le feu brille, la table est prête,
« Jour d'espérance et jour de fête !
Entrez, dit-elle, » et sur sa tête
Brillaient les couleurs du Pays.

Les Français sont chez eux en France; »
Toute la ville vous attend.»
Vous faisiez mal en en doutant. »
Elle riait, tout en parlant,
Elle riait, et cependant
Mes larmes montent quand j'y pense.

Et j'y pense, et je la revois!
Elle était là près de sa mère;
Tout à coup, sur notre prière,
Elle chanta nos chants de guerre.
Et c'était la Gloire en colère
Qui nous grondait par cette voix.

Oh! La bonne et belle Française!
Le grand cœur et les jolis yeux
Vous demandez, cher curieux,
Si je l'ai prise, audacieux,
La cocarde de ses cheveux?
Moi la prendre, qu'à Dieu ne plaise!

Mais tout pensif, je regardais,
Je contemplais, parlant à peine,
Ce front d'enfant, cet air de reine,

1871 VOS PAPIERS

Durant la guerre Franco-prussienne de 1870-1871, quelques officiers de l'armée français passèrent par Gray. Parmi eux le futur général Bon Faverot de Kerbrech, qui consignera dans ses mémoires un bref passage dans notre cité.

Peu d'instant après, nous partions tous pour Vesoul et Gray, où nous couchâmes. Mais là les choses faillirent se gâter. Le général Ducrot y avait un parent. Il alla se faire reconnaître par lui pour que l'intendance pût donner à chacun de nous une pièce servant à prouver notre qualité d'officier.

On va voir que ce n'était pas inutile. Pendant que le général et mes deux camarades étaient allés faire cette course, je me tins dans la salle à manger de l'hôtel où nous allions dîner. J'étais seul, quand survinrent deux gendarmes. Ma mine leur inspira sur le champ une juste défiance :

« Vous avez des papiers, sans doute? » Insinua le brigadier d'un air qui indiquait bien la réponse attendue.

« Non, brigadier, je n'en ai pas, répondis-je, mais veuillez vous armer d'un peu de patience. Votre étonnement, que je conçois, va prendre des proportions encore plus considérables avant qu'il soit longtemps. »

En effet, quand le général Ducrot revint avec les pièces libératrices, revêtues du cachet devant lequel s'inclinent tous les représentants

1871 LE GARDE LORRAIN

1871 Un jeune garde venu de Lorraine, entreprend un voyage avec son épouse, son jeune enfant, et sa vieille mère. Dans le train qui les emmène à l'étape de Gray, la petite famille lie connaissance avec un couple auprès duquel ils passeront la nuit dans un hôtel de la ville encore largement occupée par les Prussiens...

Vers minuit il arriva à Gray. Ne pouvant faire bivouaquer sa famille dans la gare, ni la laisser prendre du repos sur le pavé des quais de la Saône, que les eaux du fleuve rendaient trop humides la nuit, il s'aboucha avec un de ces commissionnaires, employés qui n'ont réellement aucun emploi, que l'on croirait être chargés de guider les voyageurs dans les villes, à cause des airs d'importance qu'ils affectent, et surtout des vexations qu'ils leur font subir pour les entraîner chez les hôteliers qui leur donnent le meilleur pourboire.

- Connaissez-vous un hôtel où nous puissions passer la nuit lui, dit-il
- Certainement, répondit le cicérone
- Dans ce cas partons.

Le garde et sa famille, un monsieur et une dame fuyant Paris pour venir dans le Languedoc, avec lesquels ils avaient fait connaissance pendant la route, sortirent de la gare, longèrent les quais de la Saône en aval, passèrent le pont, redescendirent sur la rive droite du fleuve, enfilèrent dans une rue, entrèrent dans une espèce de cour et s'arrêtèrent devant une porte d'auberge de mauvaise apparence. Le conducteur frappa, et l'on vint ouvrir la porte. Ils pénétrèrent alors dans une salle basse enfumée, garnie de planches sur lesquelles étaient déposés des vieux pots en grès et meublée de tables et de bancs en bois plus ou moins blanc, dont les pieds reposaient sur un plancher en pierres qui était recouvert d'une couche de boue épaisse. L'on pouvait se croire, à cause des portes dérobées placées aux murs de ce taudis, dans un véritable coupe-gorge.

Au dehors de cet établissement, on n'entendait que le clapotement des eaux de la Saône et les pas des sentinelles prussiennes, ne bougeant jamais qu'aux cris de détresse de leurs compatriotes. Il est vrai que les Allemands occupaient les meilleurs hôtels de la ville, ce qui mettait le conducteur dans l'impossibilité de trouver pour nous un gîte plus convenable.

- Combien vous devons-nous pour votre peine ? dit l'employé, en s'adressant au commissionnaire.
- Vous êtes cinq, répondit celui-ci, et je ne compte pas l'enfant (il avait quatre mois) ; Vous me devez dix francs.

Après mille si et mille mais, un arrangement se fit ; le conducteur n'accepta qu'en maugréant les cent sous qu'on lui offrait.

Parmi les personnes attardées dans cette auberge cabaret, quelques une se trouvaient encore à la table située à l'une des extrémités de la salle. Un de ces individus ayant entendu que l'on demandait une voiture pour retourner le lendemain à la gare, proposa, en y mettant un certain ton de franchise et de bonhomie, de venir les chercher dans la sienne à l'heure qu'ils voudraient, afin de ne point leur faire manquer le train du matin, se chargeant de les y transporter ainsi que leurs bagages. L'offre fut acceptée.

Harassés de fatigue, ils demandèrent à l'hôtesse à visiter les chambres qu'elle comptait pouvoir leur donner. Par un escalier tortueux et étroit, la femme de l'auberge les conduisit au premier étage ; elle leur fit faire encore quelques détours, puis ils se trouvèrent dans une chambre où il n'y avait qu'un lit. Mais quel lit et quelle chambre.

- Comment dit le garde, il nous faut deux lits et vous n'en avez qu'un.
- Oh ! monsieur, riposta l'hôtesse, j'en ai un autre dans la pièce voisine.

L'employée voulut voir ce lit et cette chambre. En entrant, il ne vit d'abord qu'un appartement tout-à-fait vide, servant de passage à d'autres chambres à plusieurs lits, ou ronflaient des voyageurs pressés de jouir d'un sommeil réparateur. Il ouvrait déjà de grands yeux pour découvrir ce fameux lit ; croyant plutôt à une mystification qu'à toute autre chose, lorsque la femme, en tirant un bout de cuir, fit descendre, collés au mur, une pailleasse clouée sur quelques planches.

- Voici votre second lit, s'empressa- t'elle de dire au garde.
- Madame répliqua celui-ci, cela ne fait pas notre affaire. Donnez nous un matelas, sur lequel, nous autres hommes, nous coucherons, dans la même pièce que nos femmes.

Cette résolution prise, et il était temps de la prendre pour essayer de goûter un repos trop longtemps attendu, et surtout à cause du jour qui allait bientôt paraître, les deux dames se jetèrent tout habillées sur le lit plaçant l'enfant entre elles deux. Ce lit n'était guère moelleux, car sur une pailleasse élastique, aux ressorts détachés ou brisés, produisant, lorsqu'on se retournait, des sons bien moins harmonieux que ceux de la harpe éolienne primitive, était placé un matelas qui n'avait jamais été rebattu depuis 1815, lors de la deuxième invasion des alliés. Les deux hommes et la vieille mère se couchèrent sur le matelas qu'on avait étendu par terre.

La nuit ne pouvait avoir qu'une courte durée, puisqu'il était plus de deux heures du matin lorsqu'ils soufflèrent le bout de la chandelle qui leur servait de luminaire ; mais en réalité, elle fut trop longue pour des gens qui ne se sentaient pas à l'aise dans cette maison là.

Quand le jour parut, tout le monde fut lestement sur pied, prêt à partir, attendu que nos voyageurs n'eurent ni à s'habiller ni à se chausser, et que faute d'eau ils ne purent faire leur toilette. Le Garde descendit le premier pour demander à la maîtresse de l'auberge la voiture offerte, il y avait à peine quelques heures, par le buveur du cabaret ; celui qui avait si bien parlé et qui paraissait désireux de rendre service.

-Ah ! Monsieur, dit timidement l'hôtesse, le jeune homme qui vous a fait cette proposition n'est qu'un mauvais garnement qui s'est moqué de vous. Je n'osais pas vous le dire, lorsqu'il vous parlait d'une voix si douce, mais railleuse, qu'il était, ainsi que ses compagnons du reste, gens incapables de pratiquer l'amour du prochain. Il a voulu ainsi s'égayer à vos dépens, car il n'a qu'une voiture à bras. Comme il a beaucoup bu cette nuit, il ne reviendra même pas ce matin.

La surprise amenée par cette explication avait bien de quoi irriter l'homme le plus calme et le plus froid qu'il soit permis de rencontrer sur la terre ; mais notre Garde au lieu de perdre son temps à commenter les défauts d'un pareil drôle, avisa la voiture de la poste aux lettres qui passait dans la rue, allant porter les dépêches à la gare. IL y fit monter sa vieille mère, sa femme et son enfant ; plaça dedans son sac de nuit et suivit à pied la voiture, le conducteur menant le cheval par la bride accompagnée par le monsieur et la dame avec lesquels ils venaient de passer un si bon bout de nuit.

1876 L’AFFRONT AU DUC D’AUMAÏE

Henri D’Orléans, cinquième fils de l’ancien roi Louis Philippe, était un homme politique, il fut notamment député de l’Oise de 1871 à 1886. Conjointement à la politique, il poursuivait une carrière militaire qui le conduira au grade de Général de division. Chef du 7^e corps d’armée à partir de 1873, celui qui portait le titre duc d’Aumale entreprit de passer en revue les troupes en garnison à Gray. Mal lui en prit, les graylois, peu enclin à ses idées politiques, boycottèrent sa venue.

L’avidité dont ses frères, ses neveux, ses cousins et lui ont donné tant de preuves depuis six ans lui a aliéné les sympathies de la population. C’est au point que personne n’ose franchement se déclarer en sa faveur.

Dans la septième région — celle où son ascendant devrait être le plus considérable — il inspire les mêmes répugnances et il lui est arrivé, il y a un an, une mésaventure qui a dû lui donner à réfléchir. Les habitants de la petite ville de Gray, prévenus qu’il devait venir passer en revue le régiment de dragons caserné dans leurs murs, avaient pris la résolution de ne pas paraître au Champ de Mars; ceux dont les maisons bordaient les rues qu’il devait traverser fermèrent portes et fenêtres, de telle sorte que le prince, outré de cette solitude, s’empressa, après quelques minutes de galop devant le front des escadrons, de regagner la gare.

Mais c’est Marie-Thérèse qui va elle-même nous faire la narration de son voyage ; le lecteur trouvera d’abord, à cette page, l’itinéraire tracé de sa main, poste par poste. Voici maintenant le récit simple à la fois et circonstancié que, le lendemain de son arrivée à Huningue, Madame écrivit de son voyage : « Je suis sortie du Temple le 18 décembre à onze heures et demie du soir, sans être aperçue de personne. A la porte de la rue, j’ai trouvé M. Benezech. La rue du Temple était déserte ; il n’y avait que l’homme attaché à M. Benezech. Il m’a donné le bras, et nous avons été à pied jusqu’à la rue Meslay. Là, nous avons rencontré sa voiture, où je suis montée avec lui et M. Gomin. Nous avons fait plusieurs tours dans les rues, et enfin nous sommes arrivés sur les boulevards, devant l’Opéra, où nous trouvâmes la voiture de

poste avec madame de Soucy et M. Méchain officier de gendarmerie. J'y suis montée avec M. Gomin. M. Benezech nous a laissés. Aux portes de Paris on nous a demande nos passeports.

A Charenton. La première poste, on n'a pas voulu d'assignats, les postillons ont voulu absolument être payés en argent. Il n'est rien arrivé le reste de la nuit. A neuf heures du matin nous sommes descendus à Guignes pour déjeuner. On ne m'a pas reconnue, et nous sommes repartis à dix heures.

Nous eûmes des chevaux assez facilement. Sur les deux heures, j'ai été reconnue à la poste de Provins. Il y a eu du monde qui s'est assemblé près de la voiture. Nous sommes partis. Mais un officier de dragons nous a suivis à cheval à Nogent-sur-Seine, la poste d'après. J'ai été reconnue par la femme d'auberge ; nous étions descendus, elle me traita avec beaucoup de respect. La cour et la rue se remplirent de monde ; nous remontâmes en voiture ; on s'attendrit en me voyant, et on me donna mille bénédictions. Nous allâmes de là à Gray, où la maîtresse nous dit que le courrier de l'ambassadeur, M. Carletti, lui avait dit que je devais passer par là, et que j'avais deux voitures. Nous arrivâmes à Gray à onze heures; nous y soupâmes et nous y couchâmes. Nous en partîmes le lendemain 20 décembre à six heures du matin.

1878 LA FOIRE DE GRAY

En 1878 le romancier feuilletoniste Emile Richebourg situe l'action de son roman dans une commune imaginaire de Haute-Saône, à quelques lieues de Gray. Dans un chapitre l'auteur nous raconte une foire dans notre cité, à l'époque.

IL y à Gray un important marché de céréales. De quinze et même de vingt lieues à la ronde, les cultivateurs y amènent les grains de leurs récoltes. Ses foires généralement fort belles, attirent un nombre considérable d'étrangers, et donnent à cette petite ville, habituellement très calme, un mouvement, une animation extraordinaire.

Après demain jeudi, c'est jour de foire à Gray dit un soir Pierre Rouvenat à ses garçons de ferme, il faudra mettre dans les sacs tout ce qui reste de blé dans les greniers ; On chargera les chariots dans la soirée et on se mettra en route à une heure du matin afin d'arriver sur le champ de foire avant dix heures. Est-ce bien compris ?

Oui monsieur Rouvenat. Est-ce que vous viendrez avec nous ?

Non je partirai qu'à quatre heures pour arriver à Gray une heure ou une demi-heure avant vous : J'aurai le temps suffisant pour choisir ma place sur le marché, pour voir les marchands, et le grain sera probablement vendu quand vous arriverez.

Blanche avait entendu. Le mot foire sonna agréablement à son oreille ; pour elle, il disait : amusement plaisir... Cela se comprend, elle sortait si peu et les distractions étaient si rares au Seuillon ! Un instant après, se trouvant seule avec Rouvenat, elle s'assit sur ses genoux et lui dit tout bas, d'une voix câline:

Parrain, je ne suis pas encore allée à Gray. Si tu étais bien gentil, tu m'emmènerais avec toi.

Heu, heu, fit-il en souriant, voyager la nuit n'est pas gai.

Je t'assure que j'aime beaucoup la nuit.

Oui, lorsque tu dors.

Oh, tu es méchant !

Cela te ferait donc bien plaisir de venir avec moi.

Oui bien plaisir.

Allons, je ne sais rien te refuser ; c'est convenu, je t'emmènerai.

Deux gros baisers retentirent sur les joues de Rouvenat.

IL n'y a pas moyen, se dit-il, il faut qu'on fasse ce qu'elle veut : je crois vraiment que si elle me demandait la lune, j'essayerai de la lui donner.

Nous sommes à Gray, il est deux heures de l'après-midi ; c'est le plus beau moment de la foire. Attirée par le bruit des tambours, des cymbales, des clarinettes et des trombones, la foule se porte sur la place réservée aux amusements ; elle entoure les jeux divers : manège de chevaux de bois, tir au pigeon, tir à l'arbalète, loterie, tourniquets, billards anglais, marchands de pain d'épice et de sucreries, elle se pousse et se presse devant les baraques de saltimbanques. IL y a l'hercule des Vosges, lutteur fameux, les figures de cire tellement ressemblantes qu'on croirait voir des personnes naturelles. La belle Ecossoise, jeune fille de dix-huit ans pesant 120 kilogrammes : Le prince et la princesse Colibri, un nain et une naine, qui n'ont pas à eux deux un mètre de hauteur : le veau à deux têtes : Mlle Paméla, somnambule lucide: enfin, occupant un côté de la place, le théâtre de maître Croquefer, qui donnait ce jour là plusieurs grandes représentations d'un drame superbe : Victor ou l'enfant de la forêt.

C'est surtout devant la tente de Croquefer que la foule curieuse, alléchée par une affiche mirobolante, se bousculait, s'entassait. Le drame était sans doute pour quelque chose dans cet empressement ; mais ce qui piquait au plus haut la curiosité du public crédule et bon enfant, c'est que l'affiche lui promettait encore la

vue d'une véritable femme sauvage anthropophage, la grande reine des Okanda, nouvellement arrivée ici en France.

En attendant l'ouverture de la salle de spectacle, le pitre de la troupe, un successeur de Jérôme Greluche, par ses grimaces et ses contorsions faisait prendre patience à la foule, trois musiciens, vêtus de vieux uniformes de hussards, soufflaient à plein poumons l'un dans un trombone, l'autre dans une clarinette, le troisième dans une trompe. Un grand nègre, qui paraissait bon teint, frappait à tour de bras sur la peau d'une grosse caisse. Une jeune fille portant un costume court, bariolé de couleurs vives et brodé d'argent, faisait sonner une cloche. C'était une musique étourdissante, atroce, un vacarme épouvantable, un charivari infernal. Croquefer, vieilli et engraisé, le visage vermillonné, superbe dans sa défroque de marquis de Louis XV, les mains jointes sur son large abdomen, promenait sur la foule son regard radieux et satisfait. Au milieu de cette foule compacte, qui s'extasiait plus à voir les singeries du bobèche, qu'elle éprouvait de satisfaction à entendre le son rauque du trombone, et les couacs de la clarinette, se trouvait Pierre Rouvenat accompagné de Blanche et d'une autre jeune fille. Celle-ci était la fille de l'aubergiste chez lequel Rouvenat descendait chaque fois qu'il venait à Gray ; elle avait facilement obtenu de ses parents l'autorisation de se promener avec Blanche sur le champ de foire.

Blanche exprima le désir de voir la femme sauvage. C'était un ordre pour Rouvenat. Et ils attendaient, comme tout le monde, le moment d'entrer dans la salle de Croquefer. Les deux jeunes filles prenaient un vif plaisir, le nègre et le pitre grimaçant les amusaient beaucoup, elles riaient jusqu'aux larmes.

Tout à coup, sur un signal de Croquefer le charivari cessa de se faire entendre ; une dernière gifle résonna sur la figure du paillasse, et un silence relatif s'établit.

Alors prenant son air majestueux Croquefer débita son boniment au public :

Je n'ai plus à vous faire mon éloge, messieurs et dames, il y a longtemps que les honorables habitants de cette noble ville ont été à même de m'apprécier, et ils m'ont toujours rendus cette justice que je ne promets rien que je ne tienne. Donc aujourd'hui, vous allez avoir une grande représentation de l'enfant de la forêt,

drame en cinq actes et huit tableaux, du célèbre Ducray-Dumesnil, dans lequel vous applaudirez des artistes d'élite, dont plusieurs, oui, messieurs plusieurs ont appartenu aux principaux théâtres de la capitale. Après le spectacle, j'aurai l'honneur de vous présenter moi-même la grande reine des Okanda, que j'ai fait venir, par terre et par mer, de plus de trois mille lieues d'ici. Oulaminihli est une véritable reine, une reine anthropophage. Dans son pays à elle seule, depuis qu'elle est au monde, elle a mangé soixante petits enfants, pas un de plus pas un de moins...Devant vous, tout à l'heure, elle dévorera un plat de viande crue. Vous la verrez, la grande reine des Okanda. Allons entrez : C'est cinq sous pour les grandes personnes, trois sous pour les enfants... Ne vous culbutez pas, il y a de la place pour tout le monde. Cinq sous, cinq sous...Entrez...En avant la grosse caisse !...Boum Boum...

Et le tapage recommença pendant que la foule se précipitait dans la salle, prenant d'assaut toutes les places. La pièce jouée par des artistes d'élite si pompeusement annoncés, n'obtint pas un succès aussi vif qu'on pouvait le croire. La recette était magnifique, cela suffisait à maître Croquefer. Maintenant on attendait l'exhibition de la reine des Okanda, que Croquefer promit de présenter lui-même à la société.

Enfin la toile se leva, et dans une sorte de gage ouverte, près de laquelle se tenait le saltimbanque, on vit une femme qu'à son regard étonné, presque farouche, on pouvait prendre facilement pour un sauvage. Elle était vêtue d'une tunique de laine blanche, placée à la taille, sur laquelle tombait, flottante sa longue chevelure noire. Son visage, ses jambes et ses bras nus étaient couverts de dessins bizarres qui ressemblaient assez à un tatouage. Ses jambes et ses bras étaient en outre ornés de bracelets et perles bleues, et son costume chargé de verroteries de toutes les couleurs. De grandes boucles d'or ou de cuivre pendaient à ses oreilles et à son nez. L'illusion paraissait aussi complète que possible : des gens d'ailleurs peu difficiles pouvaient très bien s'y tromper et voir dans cette malheureuse créature une véritable femme sauvage. Elle sortit de sa cage, qui n'était évidemment qu'un objet de mise en scène, et s'avança timidement sur le devant du théâtre.

Pendant une minute, elle promena lentement ses yeux effarés sur l'assistance. On aurait dit qu'elle cherchait à y reconnaître quelqu'un. Soudain son regard s'arrêta, un tremblement convulsif secoua ses membres et ses yeux hagards effrayés, restèrent fixés devant elle sur le banc occupé par Rouvenat et les deux jeunes filles qu'il accompagnait. A ce moment Croquefer s'approcha d'elle et lui présenta un plateau sur lequel il y avait de la viande crue. D'un mouvement brusque elle le repoussa. Le saltimbanque devint pâle de colère, car il tenait à ne rien changer à son programme, il grommela avec animation quelques paroles qu'on ne put entendre et dardant sur la femme son regard impérieux, cruel, il lui présenta de nouveau la viande crue. Il y eu dans la salle un mouvement de curiosité inquiète. Parrain, dit Blanche vivement émue, que regardait-elle donc ainsi ? - Je ne sais pas. Ont dirait que c'est toi. - Quelle idée ! Je crois plutôt qu'elle ne regarde rien. La femme sauvage repoussa encore le plateau avec horreur et dégoût. Cette fois Croquefer ne fut plus maître de lui, il poussa un grognement sourd et leva sur la pauvre femme une cravache qu'il tenait à la main. Aussitôt un murmure d'indignation courut parmi les spectateurs Rouvenat se dressa debout l'œil enflammé, menaçant, le poing tendu. Mais sous un regard terrible de la femme sauvage, le saltimbanque eut peur et recula. Alors la malheureuse fit entendre un cri perçant, bondit en arrière et disparut.

Certes les spectateurs ne s'attendaient pas à ce dénouement aussi étrange qu'imprévu. Ce fut pour Croquefer un coup affreux ; terrifié, il chancela comme un homme ivre tourna ses yeux glauques d'une façon lamentable et laissa échapper le plateau, qui roula sur les planches du théâtre. Un formidable éclat de rire retentit dans toute la salle. Alors on s'empressa de faire tomber la toile, pendant que le public, mis en belle humeur, battait des mains trépignait, se pâmait de rire et criait de toutes ses forces : Vive la femme sauvage !

Le spectacle était terminé.

1887 UN VOYAGE D'ÉTÉ SUR LA SAÔNE

Durant l'été 1887, un citoyen anglais, Mr Philip Gilbert Hamilton, entreprend, un voyage d'été sur le cours navigable de la Saône. A son retour au pays il fait édité ses impressions de voyage dans un recueil illustré par les dessins d'un de ses amis ayant participé au voyage : Mr Pennel.

L'approche de Gray par le nord est l'une des plus belles vues sur la Saône. Cette ville est agréablement située, sur une colline qui s'élève soudain depuis les prairies sans relief, et l'église principale qui a une tour caractéristique surmontée d'un dôme est l'ornement qui parachève la beauté de l'endroit. L'ascension jusqu'à cette église est si escarpée que le seul chemin qui y mène directement est constitué par une série de marches grimpant le long de la pente. Presque au sommet de la colline se trouve l'une des plus jolies promenades de France. La ville est selon mon goût, une délicieuse petite bourgade, propre et pittoresque, tout en ayant conservé en même temps suffisamment de vieux restes pour lui donner cet air d'ancienneté qui n'a pas de prix, tandis que les bâtiments modernes présentent un aspect engageant d'ordre et de propreté. Un monarque français, je ne sais plus lequel, à commis un calembour en éloge à cette ville en disant, « Je trouve Gray à mon gré » et la ville a longtemps été surnommée Gray la coquette. Elle abrite d'importantes associations historiques et à la fin du treizième siècle, était le siège d'une université. C'était la résidence favorite d'une dame de sang royal, Jeanne de Bourgogne, lorsqu'elle était séparée de son mari et durant son veuvage. La ville de Gray fût très estimée par l'empereur Charles Quint pour des raisons militaires. En relation avec le pouvoir de Charles Quint sur la rive gauche de la Saône, il est intéressant de noter qu'une réminiscence en a été préservée jusqu'à nos jours par les mariniers comme une simple tradition. Ils nomment la rive gauche « Empire » et la rive droite « Royaume ». Mais de tous les souvenirs historiques reliés à Gray, il n'y en a pas de plus beau que la réponse courageuse du Maire, Mongin, lorsque Louis XIV entra dans la ville à la suite d'une capitulation obtenue par trahison. Le maire devait

accomplir le douloureux devoir de donner les clefs, mais il puisa quelques consolation dans cette déclaration hardie qu'il fit au roi soleil « Sire, votre conquête serait plus glorieuse si elle vous eût été disputée »

Un effort est nécessaire à l'esprit pour s'imaginer combien récente demeure l'installation définitive de l'autorité française en Franche-Comté. A une date aussi tardive que 1668, les français abandonnèrent Gray et démolirent ses fortifications. Quelquefois pour provoquer un peu les français d'une manière amicale, je leur dis que la Saône est à la fois la frontière naturelle et historique de la France, mais je remarque que, comme tous les autres peuples, ils se montrent chaleureux défenseurs des frontières naturelles, lorsque cela implique une extension de territoire, tandis qu'ils y deviennent farouchement opposés lorsqu'il en découle la plus petite diminution. La dernière occupation de la région par les Espagnols a eu pour conséquence le caractère assez étranger qu'y conservent de nos jours encore les villages et petites villes. M. Pennel en a fait la remarque dès le début et a déclaré qu'il avait du mal à s'imaginer qu'il se trouvait en France. IL a fait des croquis représentant quelques cours à Gray : Elles ont un air tout à fait espagnol...



Mr Pennel nous a rejoins hier à Gray et nous avons passé la nuit à cet endroit. Ignorant que nous dormions à bord, il avait retenu des chambres pour nous à son hôtel ; Mais sachant que le remorqueur partait à quatre heures du matin, nous avons préféré notre domicile habituel, à bord et avons recommandé à notre nouveau compagnon de nous imiter.

Nous avons tous été conviés à diner à Gray par les amis charmants qui attendaient notre arrivée. Cela a constitué une singulière transition que de nous trouver transportés soudain de notre vie sur le bateau jusque dans une salle à manger brillamment éclairée où l'on nous a servi un diner de façon tout à fait charmante, en compagnie d'une société agréable et d'entendre ensuite un duo de violon et piano, notre hôtesse et notre hôte étant tous deux des musiciens accomplis.

Après le diner, on nous a montré, entre autres œuvres d'art, un bas relief exécuté en prison par un banquier. Mr Pennel et moi-même avons tous deux été surpris par le rare degré d'habileté pour un amateur, révélé par cette tentative. IL n'est pas toujours bon d'être trop doué. La grande dextérité manuelle et imitative de ce banquier extraordinaire a été cause de sa ruine puisqu'il s'est mis dans l'illégalité en contrefaisant des chèques. Je me souviens très bien de cet homme auquel j'avais été présenté il y a quelques années, comme d'un amateur d'une espèce tout à fait supérieure, à une époque où personne n'aurait pu imaginer que cet amateur irait jusqu'à l'imitation frauduleuse d'écriture. Notre hôte qui est lui-même à la Banque de France, m'a dit que les contrefaçons avaient été exécutées avec une telle adresse que les victimes en les voyant, ont pris pour authentiques les fausses signatures. Ce qui surprend le plus dans cette histoire, c'est qu'un banquier faussaire puisse espérer éviter d'être découvert.

Mon ami m'a raconté également une lugubre anecdote. Lors de son arrivée à Gray, il était allé voir un appartement à louer ; le rez-de-chaussée était occupé par un tailleur de pierres qui avait rempli la cour de pierres tombales. Lorsque mon ami eut donné son nom, le fabricant de tombes l'inscrivit immédiatement sur l'une d'entre elles à la place réservée pour le nom du défunt ! « Il ne manquait plus que la date ! »

1895 CEUX QUI N'ONT PAS PU PRÉSENTEZ... ARME!

Dans les colonnes du journal, LA CARICATURE du 24 aout 1895, un certain PIM, nous conte un épisode de sa vie, alors qu'il faisait son service militaire à Gray.

Messieurs, dit le financier Pécuny, mon histoire n'a rien de commun avec ma profession actuelle. Nous sommes trop sérieux dans la partie, C'est donc une histoire du volontariat que je vais vous conter.

J'accomplissais mon année de service au 1er régiment de dragons, qui était alors à Gray. En revenant de permission, à Pâques, j'avais fait en wagon la connaissance d'une délicieuse enfant, qui daigna m'apprendre qu'on l'appelait communément Nichonnette. Nom deux fois mérité, je le constatais au premier regard.

Elle prétendait aller dans sa famille, à Bourg-en-Bresse. Probablement on ne l'attendait pas à la gare, car un peu avant Dijon, elle se rendait à mes instances et consentait à faire un petit détour en passant par Gray, où je lui offrais l'hospitalité dans la chambre que j'avais en ville.

Cette chambre était située juste en face du magasin à fourrage, dans une rue où il ne passe pas vingt personnes par jour. Le poste de police du quartier fournissait un factionnaire devant le magasin depuis que, trois ans auparavant, une allumette imprudemment jetée avait fait flamber tout le bâtiment.

L'arrivée à Gray se fît sans encombre. Le jour se levait à peine et je pus, sans fâcheuse rencontre, conduire ma conquête chez moi. J'aurais bien, voulu, prendre un petit acompte sur les joies futures, mais j'entendais sonner le réveil, dernière limite pour la rentrée des permissionnaires et sachant que le Chinois, un adjudant rossard, était de semaine, je me trottai vivement en recommandant à Nichonnette de se coucher pour réparer la nuit passée en wagon. Je lui promis d'aller la voir au moment de la soupe, vers 10 heures.

Après le pansage, comme, étendu sur mon lit, je repassais ma théorie pour éviter tout risque de consigne, le brigadier de semaine entra dans la chambre.

— Qui est-ce qui est suivant pour la garde de police? IL y a un des hommes de garde malade à remplacer.

— C'est moi, dit un nommé Pétot.

— Bon, mettez-vous en tenue au galop et descendez.

— De quoi ! clama l'homme Je n'ai rien d'astiqué!

— Je m'en f...! dit le brigadier, descendez.

— Si c'est ça, j'aime mieux me faire porter malade. D'abord, j'ai la fluxion.

— Tout ça, c'est des carottes, prononça le gradé. Descendez.

|— Je suis malade.

[— C'est bon, je vous mets au cahier de visite. Gare si vous n'êtes pas reconnu.

— Oh ! Brigadier, on n'est pas de la classe pour rien.

Le fait est que cet homme avait des trucs inouïs. Il prit une épingle, se piqua légèrement la gencive, ou une dent creuse, je ne sais quoi, et dit :

—: Avec ça, j'aurai une fluxion superbe à la visite.

— Je m'en f...! reprit le brigadier; qui c'est qui marche après vous ?

— Pécunry.

J'étais pris. Si je me portais malade, impossible de sortir. Pas moyen d'échapper à la fatalité. Je me dis que la garde descendait à 3 heures, que j'en serais quitte pour faire prévenir Nichonnette.

Quelques minutes après, j'étais en tenue et me présentais au corps de garde.

Mon tour de faction venait de passer, je n'aurais que deux heures à faire de 1 à 3, au magasin à fourrage.

Cela ne s'arrangeait pas trop mal. Je chargeai un homme sûr d'acheter quelques provisions en ville et de les porter chez moi avec un billet où je prévenais ma belle du contretemps. J'ajoutais que j'aurais au moins la consolation de monter la garde sous sa fenêtre et que j'irais la rejoindre aussitôt après.

Mon tour arriva. Le factionnaire que je remplaçais, après m'avoir passé la consigne, ajouta :

— Il y a en face une particulière qui est rudement gironde. Quelque morue d'officier, pour sûr.

A peine étais-je seul dans la rue déserte que l'adorable Nichonnette leva le rideau. M'ayant reconnu, elle ouvrit la fenêtre.

— Bonjour, pauvre chéri.

Elle jeta un coup d'œil dans la rue et ajouta cette courte phrase qui, hélas ! était peut-être professionnelle : ' >

— Tu ne montes pas ?

— Impossible ! Je me ferais fusiller pour abandon de mon poste. Faut attendre jusqu'à 3 heures.

— Oh ! Le pauvre loup !

Elle réfléchit un instant, puis :

— Ecoute, je vais toujours m'habiller. Tu me regarderas, cela t'aidera à passer le temps.

Elle referma la fenêtre, laissa le rideau soulevé, et, après avoir disparu. Une minute, se montra en corset, les épaules et les bras nus. Elle défit ses cheveux et les épandit sur son dos. Elle était jolie comme cela, la mâtime, potelée, avec des fossettes partout ! Je lui fis signe de ne pas bouger, et, complaisamment, elle resta immobile, me lançant des œillades assassines. Mis en appétit, je témoignai par

gestes que je voudrais bien en voir un peu plus. Sans se faire prier, elle ôta son corset, et n'eut pas de peine à me prouver, sous le léger tissu qui "couvrait encore son buste, qu'elle n'avait pas volé son surnom de Nichonnette.

Je commençais à trouver ma faction longue, quand un pas résonna au bout de la rue. C'était le colonel! Cet excellent officier avait la manie d'aborder les sentinelles pour leur faire répéter la consigne, qui pourtant, n'avait pas changé depuis trois ans ! Je n'y coupai pas. Pendant que je présentais l'arme, il me demandait ma consigne, et je rabâchais : « Ne laisser personne passer le long du mur à moins d'un mètre, obliger les fumeurs à prendre le milieu de la chaussée puis l'autre trottoir, etc.. »

Le rideau, qui était retombé au bruit des pas, se releva. Nichonnette constata que le colonel lui tournait le dos, et, impudiquement décolletée jusqu'à la ceinture, se montra derrière les vitrés. Elle se cambrait, faisait saillir sa gorge, puis elle se mit à imiter le geste du colonel qui cirait sa moustache.

Moi, j'étais toujours en face de mon supérieur à la position de « Présentez arme ! » et jamais, même en présence d'un maréchal de France, l'arme ne fut présentée avec tant de raideur.

J'avais fini de répéter ma consigne et le colonel allait partir, quand le malheur voulut que le capitaine instructeur passât.

-Hé ! De C..., appela le père du régiment, un mot, s'il vous plaît?

Le capitaine avança à l'ordre.

Comme le soleil, enfilait la rue, presque tout droit, ils se mirent dans l'étroite bande d'ombre que commençait à fournir la ligne des maisons situées en face le magasin. Moi, à l'abri de ma guérite, j'évitais aussi les ardeurs déjà vives du soleil d'avril, mais le colonel, distrait, ne m'avait pas commandé « Repos ! » et maintenant il me tournait le dos, ayant oublié quelle rigidité de position m'imposait le règlement en même temps que la circonstance. Le capitaine, adossé à la maison, me voyait bien, lui, mais ne soufflait mot, soit par déférence pour son chef hiérarchique, soit par

malice, car il était chargé spécialement des conditionnels et, tout en nous traitant fort bien, il aimait, pour juger de notre endurance, à nous faire parfois de petites niches, telles qu'un temps de trot de deux lieues sur route, les étriers relevés, ou encore la prolongation d'une position fatigante.

Le colonel était d'une prolixité!... Je ne sais exactement combien de temps il resta à chapitrer le capitaine instructeur, lui parlant à mi-voix en le tenant par un bouton du dolman, mais cela me parut joliment long! Et pendant ce temps, cette satanée Nichonnette me donnait derrière les vitres une représentation à laquelle saint-Antoine lui-même n'eût pas résisté.

Et je présentais toujours l'arme! Enfin, le colon s'en alla, poursuivi par les gestes irrespectueux de Nichonnette qui, d'une main, se tapait le derrière de là tête pendant que de l'autre elle suivait l'officier, d'un petit tapotement dans le vide.

Excitée par mon admiration, elle eût une idée diabolique. Elle prit sur la cheminée un de ces mauvais surmoulages en plâtre des nymphes de Falguiere. C'était la « coureuse » Elle me la montra, puis la remit en place. Elle apporta une chaise qu'elle posa à un mètre environ de la fenêtre, s'éclipsa! Et tout d'un coup reparut debout sur la chaise, vêtue comme la nymphe, et s'efforçant de copier la pose. Elle perdait l'équilibre, reprenait pied, se relançait. J'étais affolé. Je ne sais comment j'ai pu ne pas abandonner mon poste pour me ruer vers elle.

Il fallait que le fourrage fût bien protégé par les murs du magasin pour ne pas prendre feu à ce spectacle incendiaire !

Enfin ma faction passa. A peine rentré au quartier et la garde relevée, je demandai la permission de sortir et me précipitai rue du Magasin. Je grimpai l'escalier comme on monte à l'assaut, j'enfonçai presque ma porte, je jetai sabre et casque dans un coin et tombai à pleines mains, à pleins bras sur l'adorable nymphe, qui s'était simplement jeté une couverture sur les épaules en m'attendant.

Mais alors, par un phénomène étrange, bien que la garde eût été relevée à 3 heures: depuis moins de trente minutes, il fut 6 heures et demie tout d'un coup et obstinément sans que l'aiguille, butée en bas, pût remonter.

L'infante ne fût pas moins surprise que moi. J'essayai d'expliquer ma défaillance par la fatigue d'une faction de deux heures. Dans la position éreintante que l'on sait, j'avais dû me trop dépenser.

Elle patienta quelque peu, mais plus j'essayais de rappeler mes esprits, de secouer mon système nerveux, plus je sentais les restes lamentables d'un fluide mourant s'échapper et fuir par toute la surface de mon être. J'en avais, trop dépensé deux heures durant, toutes les tentatives furent infructueuses. . A la fin, elle se fâcha, me dit des choses très humiliantes et en apparence très méritées, puis, furieuse, elle se rhabilla, ne voulut rien entendre, et repartit à la gare reprendre le train pour Bourgen-Bresse. Et comme elle filait, j'entendis le trompette de garde qui lançait la sonnerie aux brigadiers de semaine :

— As-tu des... s~- Amère ironie!

PIM.

1899 GEORGETTE

Dans les colonnes du journal GIL BLAS du 23 juin 1889, Marcel Prévost nous livre les souvenirs graylois d'un officier entre la caserne et une maison de tolérance.

Ce pauvre Marin, fit le capitaine Donat (on était au café du Centre, à l'heure de l'absinthe, entre officiers et fonctionnaires garçons), — ce pauvre Marin qui vient de claquer de la dysenterie dans leur sacré pays de Chinois, était recrue quand j'étais brigadier, Le gamin avait une mauvaise tête : mais comme il n'était pas bête, il passa rapidement brigadier. Et nous nous sommes toujours suivis depuis : moi maréchal des logis, lui brigadier; moi chef, lui Margis, et cætera. Jusqu'à la dernière promotion, où il a été nommé lieutenant en premier quand je passais capitaine en second.

Au temps où nous avons eu une histoire ensemble, il était chef, moi j'étais adjudant. Je le vois encore, une tête de fille qui aurait trois poils blancs sous le menton. Il vous ressemblait un peu, La Grangière : un vrai miroir à catins.

La Grangière, l'ingénieur des ponts, répliqua :

— Vous êtes bien bon.

Donc, continua Donat, Marin avait un fichu caractère pour un soldat. J'aurais du le fourrer dedans plus souvent qu'à son tour; mais je l'aimais bien, parce qu'en dehors du service, c'était le meilleur garçon du monde. Je le formais, ce gamin. Le soir, nous sortions ensemble. Nous allions chez la mère Henri, rue des Poulains, dans une maison..., c'était à Gray, Haute Saône.

On l'interrompit : — Vieux proxénète, va !

Donat poursuivit sans s'émouvoir: - Moi, j'avais, à ce moment-là, une maîtresse : une femme superbe.

— Vous aviez une maîtresse et vous alliez dans ces endroits-là? dit Pascal, le substitut.

— Parbleu ! Il fallait bien, puisqu'elle y était, dans cet endroit-Là, comme vous dites.

— Une maîtresse au... ?

— Parfaitement. Cela vous étonne?

Il faut, comme vous autres, n'avoir jamais été sous-officier pour ne pas connaître ça. Ah! Bon Dieu, ça ne m'empêchait pas d'en pincer, allez, ni elle non plus. Jamais je n'ai tant aimé une femme. Elle avait le corps blanc comme je ne sais pas quoi, il n'y a rien de blanc comme ça. Les yeux tout noirs, et des cheveux blonds, oh! Des cheveux qui la couvraient jusqu'aux jarrets.

Le capitaine s'arrêta : ses grosses prunelles vertes s'hypnotisaient sur une image, dans le passé. Autour de la table on s'impatienta.

- Eh bien Donat. La suite!

- Voilà, fit-il, après avoir versé un peu d'eau sur le sucre de l'absinthe.

Un soir, après la soupe, le lieutenant Pinaud vient me dire :

- Donat, vous allez conduire Marin en prison. Ce salaud-là a fait du boucan hier soir dans un beuglant et s'est fait ramasser par les agents. Après ça, vers neuf heures, vous viendrez chez moi pour des écritures, comme c'est convenu.

- Bien, mon lieutenant!

Je vais cueillir Marin ; je l'emmène à la prison. Comme je fourrais la clé dans la serrure, il me dit :

— Tu vas chez la mère Henri, ce soir ?

— Non. Le lieutenant Pinaud m'attend chez lui pour des écritures.

Là-dessus, je lui souhaite le bonsoir.

Je l'enferme à deux tours de clé et je m'en vais. Je l'entendais qui sifflotait, en dedans.

A neuf heures, j'arrive chez le lieutenant Pinaud. Je frappe. On ne répond pas. Je refrappe. Voilà le lieutenant qui vient ouvrir, en chemise.

- Qu'est-ce que vous me voulez, sacrebleu? Vous ne pouvez pas me ficher la paix ?

— Mais, mon lieutenant, c'est pour les écritures.

, -Ah! Oui, les écritures, c'est vrai. Eh bien! Ce sera pour demain. Je n'ai pas le temps maintenant. Je suis occupé.

Et il me ferme la porte au nez. Il était occupé, en effet, avec sa maîtresse," une dame de la ville qui lui tombait dessus, de temps en temps, sans le prévenir.

De cette affaire-là, j'avais ma soirée libre. Je commençai par me balader dans la ville. Mais vous savez, Gray, passé neuf heures, ça n'est pas drôle.

J'entrai dans un beuglant, je me mis à boire des bocks en écoutant les chanteuses. Je m'ennuyais d'être tout seul, sans Marin. Enfin je me dis : Allons rue des Poulains ; je n'ai pas prévenu la petite, mais elle aura bien tout de même un moment pour moi. Rue des Poulains, je trouve la mère Henri qui me dit :

-Tiens ! Voilà monsieur François, Je croyais qu'on ne devait pas vous voir aujourd'hui.

Je lui explique la chose. Elle prend un air embarrassé ; puis elle me lâche, monte l'escalier, et je l'entends qui chuchote en haut dans le corridor.

Elle avait toujours de drôles de façons. Je ne m'en inquiète pas autrement. J'entre tout seul au salon. Trois dames étaient là : une qui faisait une réussite, deux qui fumaient des cigarettes.

En me voyant, elles se regardent. Je demande Georgette. On me dit

— Georgette est en lecture. Qu'est ce que tu as fait de ton ami Jacques, ce soir ?

Jacques, c'était Marin. Je réponds :

- Jacques, ma fille, il ne pense guère à toi. Il est en train de ronfler sur la planche. Je l'ai conduit en prison moi-même à huit heures.

Pour le coup, voilà ces trois grues-là qui se roulent sur le canapé, en riant si fort qu'elles avaient l'air de vomir.

Moi, ça commençait à m'embêter. Une idée me vient. Je grimpe l'escalier, et j'arrive dans le corridor. En passant devant la chambre numéro 3, j'entends la voix de Georgette, la voix qu'elle avait quand elle était bien amoureuse, qui disait :

— Tu me fais mal, mon bébé, prends garde.

Et une autre voix, que je connaissais bien, répondait :

— Zut! Ça m'amuse, moi, de te tirer les cheveux.

Je crois que j'avais trop bu de bocks, au beuglant. Je perds la tête.

Je poussai mon épaule dans la porte. Toute cette baraque ne tenait plus : les gonds, la serrure, tout sauta à la fois, et la porte s'abattit dans la chambre en faisant un potin de tous les diables.

J'entrai en marchant dessus.

Marin, qui avait été épaté d'abord, me regardait en ricanant, debout devant le lit. Georgette, toute pâle, se cachait le corps avec les rideaux.

Je m'avançai sur Marin et je lui dis: — Tu es un sale cochon, toi. Mais ça ne se passera pas comme ça ; nous allons nous battre.

Il n'avait que son pantalon. J'ôtai mon dolman, pour ne pas être plus couvert que lui, et je tirai mon sabre.

Lui ne bougeait pas. Il ricanait toujours. Je lui montrai le tas de son fournement, dans un coin :

— Veux-tu prendre ton sabre ?

— Non, fit-il. Je ne veux pas me battre.

Les trois guenons d'en bas étaient montées, avec la mère Henri, en entendant le boucan qu'avait fait la porte.

Elles nous regardaient, de l'entrée, sans savoir si nous étions sérieux ou si nous plaisantions.

Quand je vis que Marin ne voulait pas dégainer, je lui dis :

— Lâche ! Tu as peur !

Il sauta sur son sabre et le secoua par la poignée. Le fourreau tomba au pied du lit.

Maintenant que j'y repense, je me dis que ça devait être un drôle de coup d'œil, notre bataille, lui nu jusqu'à la ceinture, moi sans dolman, avec cette femme roulée dans les draps, et les trois autres qui nous regardaient.

Ça ne dura guère. En deux passes, je fis sauter sa latte d'une parade. Mais la mienne, en faisant le demi-cercle, attrapa la joue de Marin et y tailla une grande estafilade.

Je crus qu'il avait l'œil crevé. Il se laissa tomber sur le lit en portant la main à sa figure.

- Nom de Dieu! murmura-t-il.

Moi, de voir ce sang, ça m'avait dégrisé net. Je voulus aller à lui, lui prendre les mains. Il me repoussa.

Fiche-moi la paix, dit-il.

IL se releva, épongea sa joue avec les draps; il déchira une serviette et se fit nouer un bandage derrière la tête, par Georgette. Puis il se rhabilla. Je le regardais faire, sans bouger, comme une bête.

Quand il fut prêt, il se tourna vers moi, et me dit:

- Ramène-moi en prison.

En chemin, il ne desserra pas les dents. Nous rentrâmes au quartier sans qu'on fit attention à nous. Il alla reprendre ses vêtements d'intérieur au casernement : après quoi je le reconduisis en prison. Là, je vis qu'il avait dévissé la serrure.

- Ne t'occupe pas de ça, fit-il. Je la revisserai.

Et ma foi, je m'en allai, sans trouver un mot, tant j'étais abruti par les événements de la soirée. Je gagnai ma chambre d'adjutant, et je me mis au lit tout de suite. Mais je ne dormis guère. Je pensais.

— Le petit est rancunier. Il n'a pas dit un mot pendant le trajet. Il m'en veut. Demain on lui demandera ce qu'il a. Il racontera la vérité. On lui flanquera un mois de prison. Mais moi! Dégainé contre un inférieur dans une maison publique. C'est la dégradation.

Rien que de penser à ça, ça me donnait froid à la moelle du dos. J'avais encore mon père, en ce temps-là. Il serait mort du coup, à une pareille nouvelle. Je regardai mon revolver d'ordonnance, accroché au mur. Je me dis :

— Mon vieux, voilà ton affaire, si ça tourne mal.

Le lendemain, vers dix heures, je fis la visite de la prison avec le lieutenant Pinaud, Nous trouvâmes Marin étendu sur sa planche, la tête enveloppée. Il sauta sur ses pieds en voyant Pinaud.

— Qu'est-ce que vous avez à la tête ? demanda le lieutenant.

— Mon lieutenant, répliqua Marin, c'est une coupure.

Il défit son bandage et montra sa balafre.

— Comment vous êtes-vous fait ça?

Marin hésita :

— C'est avec du verre, mon lieutenant. Je me suis coupé en tombant.

Le lieutenant hocha la tête et se tourna de mon côté. Il me semblait que le carrelage de la prison dansait sous mes pieds comme un bateau. Tout de suite, Pinaud s'écria : Nom de Dieu ! Quelle gueule vous faites, Donat. Est ce que par hasard ?

Instinctivement j'avais regardé la serrure. Les yeux du lieutenant suivirent les miens. Les vis avaient été replacées : mais on devinait tout de même le coup; la serrure ne recouvrait pas exactement son ancienne place, et l'une des vis, faussée, n'avait pas voulu se renfoncer complètement.

Jacques vit qu'il était pincé. Alors, il s'approcha de l'officier, et lui tendit un petit ciseau à froid :

— Mon lieutenant, dit-il, je ne veux pas vous blaguer. Je me suis blessé avec ça, en dévissant la serrure dans l'obscurité.

— Votre affaire est bonne, ricana Pinaud. Puis se tournant vers moi.

— Et vous, Donat ? Vous ne paraissez pas bien à votre aise? Vous n'avez pas été complice de Marin je pense? Répondez, nom de Dieu !

Je balbutiai : — Non, mon lieutenant.

- Parole d'honneur? — Parole d'honneur.

— Allez-vous-en ; conclut Pinaud après un silence. Je me charge de conduire le chef à l'infirmerie.

Marin eut trente jours de prison.

La première fois que je le rencontrai dans les corridors du quartier après sa sortie, je me jetai dans ses bras, en riant et en pleurant. Je ne savais comment le remercier. Je lui disais :

— Mon pauvre Jacquot, tu m'as sauvé la vie. Si j'avais été dégradé, vois-tu, je n'aurais pas attendu qu'on m'enlève mes galons.

Et lui riait. Il trouvait ce qu'il avait fait naturel. Seulement, il me dit:

— Je rigolerai toute ma vie de la tête que tu faisais en venant, le matin, dans ma boîte, avec le lieutenant. Quelle tête, bon sang de bon Dieu! Quelle tête!

Le capitaine Donat cracha par terre et se tut. Il y eut, dans le café, quelques instants de silence. Seuls, deux joueurs de trictrac faisaient un bruit agaçant, au fond de la salle, avec les dés et les pions.

La Grangière demanda: - Et Georgette, qu'est-elle devenue ?

- Je n'en sais foutre rien, dit Donat.

Vous me croirez si vous voulez, mais depuis l'aventure je n'ai plus remis le nez dans « ces endroits-là », comme vous dites. Marin, lui, ne changea pas ses habitudes. Et il n'y a pas deux mois, pauvre bougre ! Je recevais une lettre de lui où il me racontait des histoires qu'il avait eues là-bas, avec des femmes à dents noires. Dire que maintenant, il y a sur lui six pieds de terre chinoise !

Il lampa son absinthe en deux traits, qu'il coupa d'un : « Nom de Dieu ! » Puis, sans ajouter un mot, il quitta le café. Les jeunes gens le regardaient traverser la salle, le dos voûté, le pas inégal. IL traînait un peu la jambe gauche depuis une nuit de 70 passée sur la neige, au camp de Cercottes.

1914-1918 L'OFFICIER ALLEMAND PRISONNIER

Gray est une toute petite ville, au bord d'une large rivière. Est-ce la mobilisation qui a vidé la ville de ses habitants, ou est-ce la coutume que, dans l'est de la France, chaque personne ait pour elle seule deux ou trois maisons?... Toujours est-il qu'à part les chasseurs à cheval et les territoriaux, on ne rencontrait personne dans les rues. Toute l'animation de la ville s'était concentrée dans la Saône. Mais, là, quelle population grouillante ! C'était une de mes stupéfactions à moi, pêcheur de Seine, habitué à guetter toute une journée l'ombre d'une ablette, de contempler, du haut du pont de pierre, l'enchevêtrement prodigieux des perches, des carpes, des tanches, des truites, des brèmes, des anguilles ; par myriades, les dos argentés reluisaient au soleil, au point que, parfois, les flots pressés des poissons refoulaient, de droite et de gauche, les flots de la rivière.

Le rôle des territoriaux, à Gray, consistait à monter la garde dans l'immense gare régulatrice, à accompagner les convois de munitions jusqu'à la frontière et à conduire vers Nevers ou Paray-le-Monial les prisonniers qu'on nous amenait du front. On avait descendu à Gray, pour le soumettre à un interrogatoire, un lieutenant de Poméraniens, accusé d'avoir donné l'ordre d'achever des blessés français. Quatre hommes, commandés par un sergent, le gardaient dans une salle de la gare. Ce lieutenant était un homme grand, vigoureux, au visage intelligent et qui eût été sympathique sans la morgue qui le déformait comme une blessure. Quel mépris souverain quand, parfois, son regard tombait sur l'un des hommes de son escorte ! Comme il se sentait d'une essence supérieure et comme, en lui-même, il devait maudire le sort qui l'avait livré, lui, le roi de la jungle, au vil troupeau des singes !

L'heure du déjeuner arrive. On lui apporte une boule de pain et une gamelle.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demande-t-il en tenant la boule entre deux doigts, comme il eût fait d'une ordure.

- Votre repas, dit le sergent.



— Qu'est-ce que c'est que ça ?...

— Mon repas à moi ! Cela (et il lança le pain à l'autre bout de la salle). On ose donner ça à un officier allemand !... Allez dire au commandant de la gare que j'exige d'être conduit, à l'instant même, au buffet, afin de me faire servir le menu du jour et tels suppléments qu'il me plaira ! Vous entendez ? A l'instant même, ou, sinon, il apprendra à me connaître !

Le sergent hésite ; puis, sur un geste impérieux du prisonnier, il se décide à aller faire la commission. Il revient bientôt.

Le commandant vous attend, dit-il.

Sourire de triomphe du prisonnier ; le voilà parti avec son escorte vers le bureau militaire. En chemin, il rencontre un adjudant qui oublie de le saluer. Il s'arrête et, d'un ton furieux, rappelle à l'ordre le sous-officier. Celui-ci s'empresse de réparer son erreur. Une des premières théories qu'on nous fit en effet, à notre arrivée à Gray, avait pour sujet : les marques extérieures de respect dues... aux officiers allemands. Nos officiers à nous, braves gens un peu gênés dans leurs uniformes neufs, auraient fermé les yeux si un de leurs hommes était passé près d'eux sans les saluer. Mais que ce salut eût été refusé à un officier ennemi !... Cette seule pensée me fait trembler pour le coupable. On entre dans le bureau et le lieutenant poméranien recommence à débiter son histoire : qu'il exige d'être conduit au buffet, sur l'heure, etc., etc. La réponse du commandant est brève, mais bien sentie :

J'ai là, dans votre dossier, de quoi vous faire fusiller à l'instant si tel est mon bon plaisir. Vous êtes convaincu d'assassinat et vous osez me parler de la sorte !

Le lieutenant, tout comme mon sous-officier prussien, baisse aussitôt la tête, effondré : le changement d'attitude n'a pas demandé une seconde.

L'escorte le ramène, et détail dont je suis obligé de garantir l'authenticité tant il paraîtra incroyable lui qui, l'instant d'avant, réclamait avec fureur le salut d'un adjudant, il saluait maintenant tous les soldats qui portaient sur leurs manches le moindre bout de galon, et jusqu'aux caporaux eux-mêmes !

De ces deux expériences et d'autres semblables, j'ai tiré la conviction que la force de nos ennemis n'est que superficielle et s'envolera au premier ouragan. Ils ont la morgue des parvenus et leurs façons rappellent celles des grands seigneurs comme Frontin ressemble à un gentilhomme quand il a endossé le vieil habit de son maître.

En apprenant que j'allais les quitter, les hommes de ma demi-section me témoignèrent leur sympathie et leurs regrets avec une chaleur qui me fut sensible. Je n'étais pourtant demeuré avec eux que peu de jours, et les services que j'avais pu leur rendre en m'occupant de leur bien-être méritaient à peine un souvenir ; mais l'observation est banale que l'uniforme du soldat rajeunisse un homme et lui rend la fraîcheur des sentiments de son enfance. C'est là un des beaux côtés et non le seul, comme vous le verrez avec moi de la guerre, de ce cataclysme si épouvantable par tant d'autres aspects.

Je ne saurais aller plus loin sans rendre aux gens de Gray l'hommage qu'ils méritent. Une vieille dame souffrante, Mme Bernard, à qui le plus grand calme était nécessaire, accueillit cependant deux escouades dans l'appartement au-dessus du sien. Elle recommanda simplement aux caporaux de faire le moins de bruit possible, et ceux-ci le lui promirent avec des protestations et des jurements :

-Oh ! Madame, on sait vivre !



— Oh ! madame ! on sait vivre...

Je vous crois qu'ils savaient vivre ! Ah ! Les sauvages ! Ah ! Pauvre chère dame ! Un autre habitant, qui avait laissé à la campagne les clés d'un logement inoccupé, et navré de ne pouvoir me rendre le service que je lui demandais, m'autorisa à faire ouvrir les serrures par un serrurier et, au besoin, à enfoncer la porte ! Et les pièces avaient été remises à neuf l'année précédente et elles étaient entièrement meublées ! Mais, ce qui donne à son geste une plus grande valeur encore, c'est que ce logement n'était pas à lui, mais à une parente partie pour le Midi et qui lui en avait laissé la garde. Que cet homme ait eu dans le cœur de sa parente une confiance pareille, quel éloge pour tous les deux !

Et que dire de l'empressement mis par les Graylois à me prêter les marmites, les chaudières, les ustensiles de toutes sortes nécessaires à nos cuisiniers ? Une pauvre vieille voulait me donner son unique pot-au-feu. Quant au sacristain, si je l'avais écouté, j'aurais dévasté sa maison du grenier à la cave. Pour se venger de mon refus opiniâtre, il décida de distribuer chaque jour un quart de vin à chacun des vingt hommes logés près de lui ! Ces souvenirs me remettent en mémoire le magnifique élan qui, aux premiers jours de la guerre, jeta tous les Français les uns vers les autres et en fit vraiment une même famille.

L'union sacrée ne fut pas alors un vain mot.

1931 GRAY LA JOLIE

En 1931 les lecteurs du journal « Le Populaire » suivaient avec passion leur feuilleton quotidien JEAN PASSEUR signé par Chanteperle. Dans la deuxième partie du roman, le héros vient s'installer à Gray qu'il décrira joliment.

On emménagea dans la petite maison réservée à l'éclusier, quai Vergy. Ah! Cela ne ressemblait en rien à la thébaïde de Cortogne! Les fenêtres, masquées d'un côté par l'avancée de la bâtisse voisine, et de l'autre par une culée du Pont de Pierre, semblaient avares de lumière. Mais de partout l'on voyait la Saône enveloppant la ville dans sa souple courbure. D'en face, l'île Sauzay envoyait des bouffées de verdure et de floraison, des harmonies d'oiseaux et les pacifiques beuglements des bœufs parqués ; c'était une caresse de la nature, qui s'allongeait jusqu'au cap Beusy, contre les prés, et qui heurtait le socle de la cité. La crête de Gray émergeait de là comme un cimier. Le paysage possédait un charme si attachant que Rosette, enchantée de la nouveauté, déclara le préférer aux doux lieux de son enfance. Cela remplit d'aise la grosse voisine qui aidait à son installation. N'est-ce pas qu'on est bien en face de ce joli Gray, ma petite demoiselle? - Je le crois. Vous êtes Grayloise, chère madame Letours ? - Non, ma mignonne. C'est-à-dire que je suis native d'Arc. Autant dire Gray, n'est-ce pas ? « Je suis d'Arc devant Gray et je n'ai pas peur ! Comment trouvez-vous la devise des Arcois ? -Fière et bien comtoise ! Elle me plaît. La grosse dame pinça la joue de Rosette. - Vous verrez, jeune fille, comment le caractère comtois est charmant, chez nous. Que l'on soit d'Arc ou de Gray, on aime le travail et la gaîté, on est bon, généreux, enthousiaste et bon enfant. Maintenant, mon petit, je vais mettre un peu propre et nous irons en courses, je vous présenterai à ma ville et à mes fournisseurs. Elles furent, en deux pas sur le Pont-de-Pierres. Rosette se pencha par-dessus le parapet et vit Jean Passeur qui tournait la crémaillère pour ouvrir, le passage à un remorqueur. La petite, d'un long regard admiratif, prend possession de la Saône grayloise.

Jamais encore le jeune fleuve comtois ne lui est apparu si riche de vivante poésie. Ce n'est plus la, Saône libre et flâneuse" sinuant dans la grande Vaivre de Ville-en-Saône, Non ! Elle fait ici pacte avec l'homme. Les onze arches du pont chevauchent en plus du lit normal des eaux, tout le bief des moulins retenu dans un barrage à double pertuis et franchissable à l'écluse. Le flot, docile au vouloir humain, se replie contre le musoir ' et déferle sur le barrage, donnant naissance à une large vague géométrique qu'un mouvement enveloppant brode d'écume : un joli sourire de la Saône. Au delà, l'eau reprend son cours, entre des berges maçonnées mais respectueuses de son ampleur et de sa ligne. Le long des quais, des péniches sont amarrées, les grues grincent, les dragues mordent le cœur de la rivière. Les puissantes pulsations du travail agitent le Port-Villeneuve, mais ce n'est pas un envahissement la chaussée large, la verdure des arbres, le reflet des eaux composent un cadre harmonieux et flatteur où le labeur se meut à l'aise. Les hommes n'y mesurent ni leurs mouvements habiles, ni l'éclat de leur voix, cela se répartit, cela s'épanouit jusqu'au pont suspendu que l'on aperçoit plus loin, au bout de la courbe, léger, aérien, le pont du rêve au seuil des nues !... Rive gauche, le quai aux vins, un va-et-vient de tonneaux entre les chais et les bateaux, un tel va-et-vient de tonneaux que, de loin l'on croit sentir aux acres relent de pinard. Le soleil descendait vers l'horizon, et ses rayons tangents frôlaient la Saône d'une caresse embrasée. Cela divinisait l'activité du port, idéalisait à la fois l'homme et la nature. Sur les grosses pierres des quais du soleil traînait. Le profil des bateaux mordait la clarté du ciel pâle. Les pêcheurs, sous leurs chapeaux de paille, semblaient coiffés d'auréoles, et ceux qui se tenaient debout, pieds nus sur le barrage, étaient pareils à des dieux jaillis de la lumière. Les bras nus des mariniers, les jambes nues des marinières, les poitrines nues des débardeurs avaient les tons chauds de sculptures hardies. Les petites barques se mouvaient sur un tapis d'étincelles. Au pied du Pont-de-Pierres l'eau était si transparente que, sur les galets du fond l'on voyait des bandes de « lavarets » paresseusement allongés dans le courant où leurs ventres de nacre miroitaient comme des bijoux.

Ce paysage offrait une telle intensité de vie que Rosette se sentit l'âme soulevée d'enthousiaste espérance. A présent qu'elles longeaient le Pont-de-Pierres. La ville dressait en face d'elle la svelte élégance de ses lignes, la dentelle de ses toits aux vives arêtes, son clocher ajouré, rond, culminant, qui a l'air d'un bonnet de folie avec son chapiteau où l'on voit grelotter les clochettes du carillon. Gray, pour accueillir Rosette, s'était parée de son aspect le plus flatteur.

Ah ! Qu'elle était bien Gray-la-Jolie, si charmante à voir, si charmeuse à vous conquérir !... Gray-la-Victorieuse < Triplex Victoria Flammis ». Oui, « trois fois victorieuse des flammes portant sous sa livrée de grâce le dur baptême des siècles de fer et de feu ; portant, dans sa douleur prenante, le souvenir des luttes fratricides, la fumée du sang comtois bouilli avec le sang bourguignon, les stigmates de la barbarie des hommes en frais de conquêtes. « Triplex Victoria Flammis » ! Devise en trois mots qui bondissent sur sept pieds âprement sonores, image expressive d'un passé dur au pauvre monde, d'un passé où l'oppression féodale pesait comme un fer rouge sur les provinces. De cette foudre dont elle renaquit, trois fois, comme la salamandre, Gray garde un reflet attardé qui l'érigé" en porteuse de lumière ; lumière, sa forme étagée, découpée, son fleuve, ses avenues, le brasier de ses forges, le labeur de ses rudes industries ; lumière, son cœur charitable, pétulant, inspiré, rieur et si franc, et si fier. En évitant une voiture, Rosette faillit se heurter à une camionnette qui prenait le tournant. Eh mademoiselle Rose ! Ce n'est plus ici Trouperdu !... Voici la Vanoise, la première artère de Gray. Spacieuse, longue, nette, "mouvementée, elle serre sur la ville son étreinte vibrante. C'est la rue des pâtisseries, regardez leurs vitrines qui tenteraient des saints. Plus de lourdes et aigres friandises vosgiennes, mais du feuilletage léger comme un souffle, des crèmes douces comme le velours, des pâtes mousseline, des petits fours pomponnés comme des demoiselles à marier, des langues de femmes meilleures que la mienne, des éclairs ! Que sais-je ? L'embarras du choix ! Et nos brioches donc ! Nos vraies brioches de Comté !...

La Vanoise, c'est aussi la rue des livres voyez les « vient-de-paraître » ceinturés d'éloges abrutissants ! Tempérament d'artiste, âme de poète, Gray, telle une femme modèle, possède à la fois du cœur, du cran, de la tête et des bras ; bohème et pot-au-feu.

Décidément l'on ne s'ennuyait pas en la compagnie de Mme Letours qui avait à revendre de la graisse, de la langue et aussi de la bonté. Aussi large que longue, brune de cheveux avec de petits yeux noirs, fraîche de teint à cause de sa peau tendue sur ses joues rebondies, elle était avenante et sincère. De même que sa ville elle devait être à la fois bohème et pot-au-feu, car dès qu'il s'agit d'approvisionner les paniers, elle remballa son doux lyrisme laudatif pour se livrer à des considérations d'ordre pratique et économique :

-A Ma petite demoiselle, dans votre patelin vous achetiez toutes vos fournitures chez l'épicier-bistro marchand de tabac. Il servait une chopine entre un litre de pétrole et des harengs, une canette avec un paquet de bougies, de la moutarde et de la poudre à priser, six sous de fil et deux paquets de scaferlati, et vous enveloppait la morue avec des emballages d'apéritifs. En ville. Vous userez d'un système bien différent. Je vous apprendrai à acheter bien et pas trop cher. Presque tous nos commerçants pourront vous livrer les bonnes spécialités du pays : Les biscuits de Montbozon, les pains d'épices d'Oyrières, les jambons de Luxeuil, le fumé de Champagney, les pâtes alimentaires toutes fraîches fabriquées à Vesoul et à Gray, le vinaigre de Gray, les gaudes fournillées des petits moulins de Tharey, de Greucourt, etc., enfin la lessive faite à l'usine de votre patelin. Pour la boucherie je vous laisserai le soin d'apprécier la gentillesse des vendeuses, leur habileté, la proportion des os de « refus » De fait, Mme Letours possédait l'estime de ses fournisseurs. On la servait sérieusement, et, malgré sa tendance au verbiage on la savait économe du temps d'autrui. La grosse dame, poids lourd prompt à la fatigue, restreignait d'habitude le cercle de ses approvisionnements au bas de la ville, mais désireuse d'introduire Rosette un peu partout, elle fit le sacrifice de grimper avec elle la « Malcouverte ».

Et tout en gravissant la belle lignée de degrés qui donne accès à la place de l'Eglise, sa voix époumonée, ronchonnait : Saprés maudits escaliers ! Elle était trop bien élevée pour dire : « sacrés escalier? », et cela fit sourire Rosette que son enfance canaille n'avait pas habituée à tant de réserve. Ces escaliers j'aime mieux les contempler que les monter ! Ils sont la terreur des asthmatiques et des jambes en flanelle coton. Et dire que Gray est saturé d'escaliers !

Tous ces tertres qui s'amorcent dans la Vanoise pour gratter les flancs de la colline, pour voir ce que Gray a de beau : le palais de justice, élégant comme un temple grec, l'hôtel de ville avec ses arcades et les mosaïques de son toit, l'église dont l'abside antique a beaucoup de caractère, pour voir tout cela il faut passer par les escaliers, -Ah ! Nos escaliers ! Ont en a fait le point vulnérable de Gray-La-Jolie, Et pourtant ! Tenez, moi qui suis brouillée avec à cause de mon emphysème et de mes varices, je les aime, je les bénis ! Que serait Gray sans les escaliers?

Une ville banalement plate, un troupeau de maisons tapi dans la Saône qui essuierait dessus la bave de ses inondations. Au lieu de cela, la cité s'élance gracieuse vers les nues ainsi qu'un bel épi symbolique; elle ne subit pas la Saône, elle la domine, elle la plie au caprice de sa courbe, elle s'en drape comme d'une ceinture de Peau d'Ane. Nos escaliers ! Mais c'est, la charpente de la beauté de Gray !... S'ils ont contre eux tous les myopes de l'œil et de la pensée, ils ont pour eux tous les esthètes, tous ceux qui ont peu ou prou, le culte des choses belles, l'amour des horizons larges et des points élevés d'où l'on contemple un plus large pan du monde. Nos escaliers ! Mais le plaisir d'arriver en haut pour admirer un paysage adorable, dépasse la peine de les gravir !

1911-1949 REFUGE MATERNEL DE L EST

1911) AMEDEE DENIS

Assis sur un pliant, un peintre déjà âgé, travaille avec ardeur. Le paysage commence à vivre sur la toile, à vivre d'une vie animale, presque d'une vie humaine. Encore un coup de pinceau, à peine appuyé, ici et là. La prairie, le rideau d'arbres, le petit ruisseau qui serpente, tout cela a une personnalité à la fois tendre et puissante qui a valu à Amédée Denis cette vogue, qui lui fait vendre si facilement ses toiles.

Pendant qu'il donne amoureusement les dernières touches à son œuvre, le peintre pense à la vie difficile, qui fut celle de son père, petit artisan laborieux et au foyer de son enfance, où se bouclaient si péniblement les fins de mois. Il évoque en son esprit, ses premiers essais, cette lutte difficile de l'artiste qui se cherche, qui brûle d'une ardeur inextinguible et finit un jour par se réaliser. IL est fier de sa réussite s'exprimant par une fortune, qui se chiffre maintenant par sept ou huit cent mille francs, en beaux louis d'or sonnants et trébuchants. A quoi bon tout cela. L'argent ne lui a jamais tourné la tête. Une seule passion l'anime : La peinture, sa peinture. Maintenant il rêve, à sa manière...en dessinant. Il regarde son croquis ; c'est un bébé joufflu et qui lui tend les bras. Il semblerait que ce dessin inaccoutumé exprime une somme de regrets subconscients. Amédée Denis n'a ni femme, ni enfants. Des parents, évidemment. Mais il n'y est pas beaucoup attaché.

Où ira sa fortune après lui ? Cette idée revient obstinément à son esprit. Il sait que sa santé est déjà précaire, mais pourquoi s'arrête il aujourd'hui à l'idée de la mort ?

Il regarde le bébé qui lui tend les bras. Evidemment, il a eu dans sa vie des amourettes et aussi des amours. Il y avait autrefois cette petite blonde, qui un beau matin, à disparu de son existence, parce qu'il n'avait pas pris au sérieux son aveu qu'elle était enceinte et dont il avait appris, un peu plus tard, le mariage avec plus de quiétude encore que de dépit. Tout cela est si loin. Il pense que les seules

amantes, à qui il a voué véritablement sa vie, ce sont la couleur et la forme des choses. Le peintre plie son attirail et s'en va. Son parti est déjà pris. Sa fortune ira à un Refuge, ou naitront des bébés. Volonté d'artiste, volonté de créateur, qui cherche l'éternel, par delà la réalité périssable. Le lendemain Amédée Denis visitait toutes les maisons de Paris, qui venaient en aide aux filles-mères et nécessiteuses. Quelques jours après, il fixait son choix sur l'œuvre de l'allaitement maternel et des refuges ouvriers, 9 rue Jean- baptiste Dumas, société reconnue d'utilité publique depuis 1880 et il mettait au point les conditions de son testament. C'est dans sa ville natale à Gray que devait être fondée l'œuvre, qu'il avait décidé de créer.

Ainsi naquit, de la volonté d'un enfant du peuple, le Refuge Maternel de l'Est.

1925 EMILE PICARD

Un vieil homme sans famille proche vit seul ou à peu près, à Besançon. Il est riche, très riche, d'autant plus riche qu'il n'aime pas beaucoup dépenser. Il a l'art de stocker des choses de valeur. Il possède des immeubles, des collections, des bons titres. Un jour, cet homme au grand cœur et à la vaste intelligence que fut le réalisateur du Refuge Maternel de l'Est, M. Moïse Lévy et qui l'a pris en amitié, sent sous l'écorce rude, derrière l'esprit méfiant, une âme instinctivement généreuse. Pourquoi ne fonderait-il pas un lit au refuge de Gray ? Cela ne frustrerait ni ses héritiers naturels, ni sa vieille servante. Allons un bon mouvement. Et naturellement, il le fait ce bon mouvement et avec une joie bien plus grande, que ne le laisserait supposer son air quelquefois volontairement bourru.

1935 M et Mme Pierre Baillet

Nous voici à Gray, maintenant dans un intérieur modeste. Deux chambres, ou vivent un retraité de la ville de Paris et sa compagne. Un feu de bois. La porte de la chambre à coucher voisine est ouverte, pour atténuer l'air, où tout deux s'endormiront calmement tout à l'heure.

- Chérie tu mets encore une bûche...

- Pourquoi ne réponds tu pas ?

- A quoi bon. On va se coucher.

- Tu as l'air triste ce soir.

Elle le regarde de ses bons yeux, où s'efforce de sourire toute sa tendresse.

- A quoi rêvais-tu, en regardant le feu de bois ?
- Mais à rien du tout... Je pensais à nous.
- Alors merci pour le rien du tout.
- Nous vieillissons, tu sais.
- Oui chérie, je sais ce que tu regrettes, bien que tu ne m'en aies jamais parlé.
- Ce n'est pas notre faute, mon pauvre vieux, le bon dieu n'a pas voulu.
- Si nous avions eu des gosses... nous aurions maintenant des petits enfants. Non chérie ne pleure pas. On s'aime bien tous les deux.
- Ecoute puisque tu me parles de cela. Je crois que nous devrions penser à faire quelque chose pour ceux qui ont des enfants, plus tard bien sûr, quand nous ne serons plus ni l'un ni l'autre. J'ai pensé de fonder au refuge maternel un lit. Cela me ferait plaisir, je serais comme soulagée de penser qu'après nous quelque chose de vivant resterait. Allons bon maintenant c'est toi qui pleure.
- C'est d'émotion. Des larmes qui soulagent ... Je partage entièrement ton idée.

1945 JEAN ET MARCEL MERY

Dans un bureau directorial d'une grande entreprise parisienne, deux hommes examinent le bilan de l'année : Ils sont père et fils.

- Qu'en dis-tu ? fait le père.
- C'est magnifique, mais le plus beau c'est qu'à 85 ans tu restes le véritable animateur de notre affaire. Le premier arrivé et le dernier parti. Tu vois tout, tu contrôles tout. Je t'admire beaucoup, tu sais.

- Et tout de même, ces résultats ne nous ont pas empêchés de fonder la coopérative, la bibliothèque, les primes de rendement et d'avoir réalisé chez nous bien avant qu'ils existent, tous les avantages, que la sécurité sociale est en train d'organiser.
- Certes, on ne peut pas dire que nous sommes de mauvais patrons.
- Bon, eh bien, puisque nous sommes dans les bonnes œuvres, j'aimerais faire un geste pour mon pays natal.
- Pour Vantoux.
- Oui, enfin à peu près. Passe-moi le carnet de chèques.

Le père écrit, puis signe un chèque, et il le tend à son fils.

- Le refuge Maternel de l'Est, à Gray...
- Oui c'est un bonne œuvre, qui avait un très chic type à sa tête. Il s'appelait Moise Lévy. Et avec un nom comme celui-là cela n'a pas du lui être facile de continuer à s'en occuper pendant la guerre. Mais que fais-tu ?... Tu déchires mon chèque.
- Oui père. Tu vas en faire un autre et doubler le chiffre. Je suis pour moitié dans le coup.